

Le Numéro { FRANCE . . . Un Franc
ETRANGER . . . 25 Cents

2^e ANNÉE

N^o 10. — Juillet 1898

LA REVUE DES DEUX FRANCES

REVUE FRANÇO-CANADIENNE



Directeur :
Achille STEENS

Sommaire

François Coppée	Haute École	1
Edouard Richard	Le Père Lefebvre et l'Acadie	4
E. Z. Massicotte	A l'Aimée	10
Benjamin Sulte	Napoléon 1 ^{er} et le Canada	11
Achille Steens	La guerre Hispano-Américaine et le Canada	15
Louis Lestelle	Vers	17
Charles Lemire	La France à Berlin	18
Marc Legrand	La ferme	21
Rodolphe Brunet	La marchande de fleurs	22
Amédée Denault	Enfants de France	29
Avila Bourbonnière	Chronique américaine	38
Bernard Lazare	Le Passé dans le Présent	43
Jacques Bainville	Le Lion amoureux	63
Joseph Ageorges	Pierre Loti et son œuvre	68
Georges de Dubor	Critique musicale	82
Fantasio	Les Théâtres	85

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES — LA MODE PARISIENNE

BUREAUX :

FRANCE	CANADA		ETATS-UNIS
23, rue Racine, 23 PARIS	30, rue St-Jacques MONTRÉAL	29, rue St-Jean, 29 QUÉBEC	21, rue Gold, 21 LOWELL, MASS.

Administration Française
PARIS — 23, RUE RACINE, 23 — PARIS
De 2 à 6 heures du soir tous les jours

LA REVUE DES DEUX FRANCES

Administrateur
Georges PELLERIN

Secrétaire de la Rédaction
Rodolphe BRUNET

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE ET LE CANADA

UN AN.	{ 15 FRANCS	SIX MOIS.	{ 9 FRANCS
	{ 3 DOLLARS		{ 1 D. 80 CTS.

Les Abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de Montréal, de Québec et de Lowell

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement :
Dans toute l'Amérique, avec nos Administrateurs de Québec, de Montréal
et de Lowell ou avec les Agents dûment accrédités par eux.
En France, avec l'Administration de Paris.

LA MODE PARISIENNE
A CHAQUE NUMÉRO UN SUPPLÉMENT SPÉCIAL

VOYAGES MARITIMES

ET

PRATIQUES

PARIS — 9, rue de Rome, 9 — PARIS

BILLETS

DE CHEMINS DE FER ET DE NAVIGATION
A PRIX RÉDUITS
en toutes Classes et par toutes Compagnies

EXCURSIONS

A FORFAIT
POUR TOUTE L'EUROPE

COLONISATION AU CANADA

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux Adresses suivantes :

MONTREAL : 30, rue Saint-Jacques,

QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE DE LA CROIX DE GENÈVE

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET
ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialités en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX D. ABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales
pharmacies de Québec et de Montréal

REMISE AUX DOCTEURS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE
ANCIENNE ET MODERNE

Jacques LE CHEVALIER
23, Rue Racine. — PARIS

MÉDECINE — BOTANIQUE — ZOOLOGIE — GÉOLOGIE

La Librairie publie une **Bibliographie des Sciences médicales** sous forme de catalogues par spécialités dont : *Psychiatrie, Neurologie, — Dermatologie-Syphiligraphie*, ont paru, les autres sont en préparation.

En distribution : Catalogues de livres de Médecine-Botanique — Géologie — Zoologie, Anatomie comparée.

La Maison fait la commission pour tous les livres français

Envoi franco de nos catalogues, en priant d'indiquer la spécialité.

Les demandes sont expédiées par retour du courrier.

ÉLECTRICITÉ MÉDICALE

Instruments de Chirurgie

GUDENDAG

17 — rue de l'Odéon — 17

PARIS

Fournisseur des Ministères de la Guerre et des Colonies, de la Faculté de Médecine, de l'Assistance Publique, etc.

PAS DE CATALOGUE

Aux Étudiants

SPÉCIALEMENT HONORÉE

PAR LA CLIENTÈLE DE MM. LES ÉTUDIANTS

La Maison P. VIDAL

INFORME QU'ELLE A TOUJOURS À LEUR DISPOSITION

UN

GRAND CHOIX D'ÉTOFFES

DERNIERS GENRES

Les soins qu'elle apporte à l'exécution des Commandes et la bonne coupe sont à la fois les meilleures garanties que l'on puisse offrir aux clients.

P. VIDAL

TAILLEUR

PARIS — 6, Rue Racine, 6 — PARIS

D. SIMAL SEUR

Fabricant d'Instruments de chirurgie

5, RUE MONGE

Fournisseur des Ministères de la Guerre et de la Marine, de l'Union des Femmes de France, des Hôpitaux Civils et Militaires, des Laboratoires du Jardin des Plantes et de l'École des Hautes Etudes.

Usine à vapeur, 21, rue de l'Estrapade.

TÉLÉPHONE N° 808.68

Électricité médicale. — Accumulateurs

Envoi franco du Catalogue illustré.

Hotel-Restaurant St-Sulpice

7, RUE CASIMIR DELAVIGNE, 7

Près de l'École de Médecine et de la Sorbonne

Chambre au mois de 30 à 70 fr.
Chambre par jour de 2 fr. 50 à 5 fr.

TABLE D'HÔTE

RESTAURANT A LA CARTE ET A PRIX FIXE

DÉJEUNERS à 1 fr. 50

DINERS à 2 francs

SALONS ET CABINETS RÉSERVÉS

Cuisine Franco-Hispano-Américaine

Salon de Lecture et Piano

PENSION de FAMILLE, 100 fr. par mois

PRÈS DU LUXEMBOURG ET DE L'ODÉON

7, Rue Casimir Delavigne, 7

PROPRIÉTAIRES

MALVY & MIRALLÉS

Hôtel Chatham

17 & 19, rue Daunou, 17 & 19.

PARIS

Rue de la Paix

Boulevard des Capucines

(Près l'Opéra)

M. H. HOLZSCHUCH, Propriétaire.

GRAND HOTEL DES BALCONS

3, rue Casimir-Delavigne, 3

(Près l'Odéon)

• **L. Format** •

PROPRIÉTAIRE

Excellentes chambres de 35 à 60 francs par mois; et au jon
de 2 à 4 francs.

SONNETTES ELECTRIQUES DANS TOUTES LES CHAMBRES

Hôtel de France et de Lorraine

RUE DE BEAUNE, N^{OS} 5 ET 7 — PARIS

DUSSAUSSAY

PROPRIÉTAIRE

Chambres de 3 à 6 francs par jour
et de 35 à 60 fr. par mois

PENSION (tout compris) A PARTIR DE 8 FR. PAR JOUR

MAISON DE FAMILLE TRÈS RECOMMANDÉE
PAR LE CLERGÉ

ÉPICERIE CENTRALE

M^{me} V^{ve} BONNETAT

145, Boulevard St-Germain
PARIS

Maison Spéciale pour Articles fins
DESSERTS ET SPIRITUEUX
VINS FINS

MAISON ALBERT

7 & 9, CARREFOUR DE L'ODÉON, 7 & 9

PARIS

Haute Nouveauté

COMPLETS DEPUIS 27 FRANCS

COSTUMES SUR MESURE

PARDESSUS, JAQUETTES

ET

Vêtements de Cérémonie

DES PRIX EXCEPTIONNELS

'DE BON MARCHÉ

MAISON DE CONFIANCE

LA PLUS ANCIENNE DU QUARTIER DES ÉCOLES

AU

ROI DAGOBERT

8, Boulevard Saint-Michel, 8

FABRIQUE DE CHAUSSURES

PERFECTIONNÉES

COUSUES A LA MAIN

Élégance — Solidité

POUR HOMMES, DAMES & ENFANTS

Librairie Médicale, Scientifique & Littéraire

EM. LE FRANCOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, A PARIS
(près la Faculté de Médecine et le Luxembourg)

Nous fournissons à Paris et expédions en France et à l'étranger, et principalement au Canada, tous les ouvrages qui nous sont demandés avec une forte remise sur les prix marqués des éditeurs.

Pour le Canada, conditions spéciales de bon marché et expédition *franco* par la poste et par retour du courrier. Envoi *gratis* des conditions de tarif et catalogues sur demande.

Livres d'occasion à prix réduits

GRAVURE SUR MÉTAUX

A. BUFFET

3, RUE DE CREBILLON

(PLACE DE L'ODÉON)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Spécialité pour MM. les Docteurs.
Cartes de visite. — Notes d'ordonnances
et honoraires gravés et imprimés.
Plaques de cuivre et de marbres de
toutes dimensions.

Timbres secs et caoutchouc.
Billets de mariage et de naissance.
Cachets et Blocs, et Timbrage.

RESTAURANT DE L'ABBAYE

L. MIGNOT, PROPRIÉTAIRE

6, RUE ST-BENOIT, 6

Repas à partir de $\left\{ \begin{array}{l} 1 \text{ fr. } 50, 2 \text{ fr. et } 3 \text{ fr.} \\ \text{et à la Carte} \end{array} \right.$

SALLES PARTICULIÈRES

Le Restaurant de l'Abbaye se recommande par la distinction
de sa clientèle

VINS DE 1^{er} CHOIX

MAISON FONDÉE EN 1620

Photographie des 4 Bébés

Maison J. LAUGA

15, rue de Sèvres, 15

AU REZ-DE-CHAUSSÉE
PARIS

Agrandissements en tous genres
d'une perfection absolue

Portraits inaltérables au Platine, Charbon
Aquarelle, etc.

Clichés Conservés

L'AGE D'OR DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Lire dans le "XIX^e SIÈCLE EN FRANCE"

PAR PAUL A.-E. CHAUVET (Univ. de Paris)

LES PLUS BEAUX POÈMES

de Lamartine, Hugo & Musset

Aux bureaux de la Revue à Montréal, Québec et Paris

Librairie P. V. STOCK

8, 9, 10 et 11, Galerie du Théâtre Français - PARIS

SPÉCIALITÉ

de Brochures de Pièces, Opérettes et
MUSIQUES DE THÉÂTRES

La Maison **STOCK** expédie à bref délai
toutes les Commandes qui lui sont
faites.

Dépositaire central de notre Revue

30, rue Saint-Jacques, 30

D. W. & A. E. BRUNET

MONTREAL (CANADA)

Achat et Vente

DÉBENTURES

du Gouvernement; de Chemins de
Fers, de Municipalités, etc.

Prêts aux Fabriques et aux
Communautés Religieuses.

TÉLÉPHONE BELL : 2313

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :

"SPERNET" — MONTRÉAL

LE GAULOIS

Le plus grand

Journal du Matin

DIRECTEUR

Arthur MEYER

15 c.

Dans toute la France

15 c.

CHAQUE SEMAINE

“Le Gaulois du Dimanche”

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

HAUTE ECOLE

*L'averse tombant en déluge,
Hier au soir, j'ai profité,
Pendant une heure du refuge,
Que m'offrait le Cirque d'été.*

*D'ordinaire, rien ne m'y lasse,
J'applaudis tous les « numéros ».
Que de courage et que de grâce !
Ces baladins sont des héros.*

*Mais cette fois, — je m'en étonne, —
Ce spectacle, bien fait pour moi,
Me semblait froid et monotone ;
Et je m'ennuyais fort, ma foi.*

*En vain, en jupe diaphane,
La ballerine avait dansé
Sur le dos, blanc de colophane,
D'un vieux cheval, trop bien dressé ;*

*En vain l'Anglais, qu'en une rixe
Ne vaincraient pas quatre hommes forts,
Fit dix fois, sur la barre fixe,
Le moulinet avec son corps ;*

*En vain le clown, tête falote,
Sur le nez tombé lourdement,
Fut, par le fond de sa culotte,
Relevé délicatement ;*

*Je baillais, ayant peine à suivre
Ces exercices et ces tours
Que le dur orchestre de cuivre
Rythmait d'accords vibrants et lourds.*

*Le programme — vrai protocole —
S'épuisait : quand, pour son début,
Sur un bai-brun de haute école,
La jeune écuyère parut.*

*Bien en selle et très élancée,
Elle était adorable à voir,
Dressant sur la croupe bronzée
Son fin corps, moulé de drap noir.*

*Chaque détail de sa personne
Était correct, élégant, fier.
On rêvait, devant l'amazone,
D'une archiduchesse au Prater.*

*Comme elle était jolie ! Et comme
Son pur profil aux lourds cheveux,
Si brave sous le chapeau d'homme,
Semblait dire au cheval : « Je veux ! »*

*Sous l'éperon de la Viennoise,
Il ronflait, rebelle au travail,
Dans l'œil une flamme sournoise,
De l'écume plein le poitrail.*

*Mais ferme sur sa hanche ronde,
Bride et filet dans son gant blanc,
Elle domptait, la svelte blonde,
L'animal, de fureur tremblant,*

*Le forçait, en parfaite artiste,
A s'agenouiller sur le sol,
A valser autour de la piste,
A marcher au pas espagnol ;*

*Et cela, sans que son visage
Parût s'animer du combat,
Sans que du bouquet du corsage
Une seule rose tombât.*

*Aux très nobles jeux du manège,
Je ne suis pas fin connaisseur ;
Mais, frêle enfant, — Dieu te protège ! —
En toi je salue une sœur ;*

*Et, lorsque tu risques ta vie,
Bravement, pour nous divertir,
Bien fort, dans la foule ravie,
Le vieux rimeur doit applaudir.*

*Car ta cravache vaut sa plume.
Nous sommes dompteurs aussi, nous,
Lorsque frémit, s'ébroue et fume
La Chimère entre nos genoux.*

*Elle est rétive, et le poète
Est obéi tout de travers
Souvent par la terrible bête,
Dans la haute école des vers.*

*Plus d'un, ô mignonne intrépide,
Est tombé du monstre volant ;
Et le Philistin, groom stupide,
Ratissa le sable sanglant.*

François Coppée.

—:—

C'est dans

LA REVUE DES DEUX FRANCES

que M. René DOUMIC

publiera ses

IMPRESSIONS DU CANADA

LE PÈRE LEFEBVRE ET L'ACADIE

PAR

L'HONORABLE PASCAL POIRIER (SÉNATEUR)

Parmi les livres reçus du Canada par la Bibliothèque de cette Revue, il en est un qui mérite une mention spéciale tant pour sa valeur que pour son importance au point de vue des intérêts français au Canada.

Le titre de ce livre : *Le Père Lefebvre et l'Acadie*, n'a rien qui le signale particulièrement à l'attention des Français de France pour qui le Père Lefebvre et son œuvre sont encore plus ignorés que l'histoire même de l'Acadie.

Nous n'entreprendrons pas d'esquisser ici l'histoire primitive ou ancienne de l'Acadie, si intéressante qu'elle soit, puisqu'elle ne fait que très accessoirement l'objet du livre qui nous occupe.

Il ne sera donc pas question ici du siècle qui a précédé la conquête du pays par l'Angleterre, en 1710, des cinquante années qui suivirent sous la domination de cette puissance, de la déportation en masse de ce peuple tant éprouvé, de ses malheurs immérités, des cruautés exercées contre lui par ses maîtres, de ses pérégrinations prolongées aux États-Unis, en Louisiane, au Canada, en Angleterre, en France, à la Guyane, à Saint-Domingue et autres lieux, cherchant, qui un père, qui une mère, des frères, des sœurs. Le récit en

(1) C. O. Beauchemin et fils, libraires-imprimeurs, 258, rue Saint-Paul, Montréal, Canada, 1898.

est si navrant que Longfellow, qui pourtant n'a relaté dans son poème immortel que les angoisses morales de deux de ces malheureux, de deux cœurs fidèles séparés l'un de l'autre sur la terre étrangère, a pu cependant éveiller chez ses compatriotes, plus d'un siècle après cet événement, des sympathies profondes qui depuis cette époque ont enveloppé le peuple acadien tout entier.

L'ouvrage de M. Poirier n'a pour objet principal que l'étude de la situation présente des descendants de ceux qui retournèrent dans leur chère Acadie, devenue les provinces anglaises de la Nouvelle Ecosse, du Nouveau Brunswick et de l'île du Prince Edouard, et la part considérable qui revient au Père Lefebvre dans l'évolution récente de ce petit peuple.

Des 4.000 Acadiens qui revinrent alors dans leur patrie est née une population d'environ 150.000 âmes, disséminée sur les côtes de ces trois provinces, environ le quart de la population totale.

Avant cette déportation, les Acadiens, au nombre de 18.000 occupaient les riantes et fertiles vallées de la rivière Port-Royal, du bassin des Mines et de Beaubassin. A leur retour d'exil, leurs terres étaient occupées par ceux qui depuis longtemps les avaient convoitées, et non seulement ils ne purent s'établir dans les mêmes lieux, à côté des ravisseurs, mais il leur fut expressément défendu de se grouper. Ordre fut donné de ne pas laisser plus de dix familles s'établir au même endroit. On comprend, en effet, que le voisinage du spolié devait être troublant pour le spoliateur !

Evidemment aussi, on voulait les dénationaliser, les noyer, leur faire perdre le souvenir même du passé et de leur origine.

Quelle résistance effective à l'anglification pouvaient opposer ces petits groupes de malheureux, séparés les uns des autres par de longues distances, cernés de tous côtés par des populations fanatisées et hostiles, privés de prêtres, d'écoles et de droits politiques ? Evidemment ils devaient, à courte échéance, s'émietter et disparaître comme le pot de terre qui lutte contre le pot de fer.

Il n'en a pas été ainsi, cependant, et le fait, dans de telles

circonstances, est peut-être unique dans l'Histoire. N'avons-nous pas vu, au heurt de ce même pot de fer, des peuples entiers, compacts, homogènes, tels les Ecossais et les Irlandais, perdre leur langue dans l'espace d'à peu près un siècle? Il y a 140 ans que ces petits groupes acadiens se sont reconstitués sur les côtes de l'Acadie et leur langue, leur religion, leur patriotisme, sont aussi vivaces aujourd'hui qu'alors. L'Anglais est parlé, sans doute, il le faut bien, mais il ne l'est jamais au foyer et souvent les femmes ne le comprennent même pas.

Ce phénomène, car c'est ainsi que ce fait doit être qualifié, s'est opéré sans bruit, sans récriminations, sans défections. On se rappelait, voilà tout. Et si on ne parlait jamais en public de l'année terrible, du *grand dérangement*, comme on l'appelait naïvement, on y pensait toujours, et c'est à cette pensée entretenue et avivée par les récits du foyer qu'il faut attribuer cet étonnant résultat, tant il est vrai que la persécution est le chemin le plus long pour dénationaliser un peuple de race fière et virile.

Enfin, après trois quarts de siècle de cette mise au ban de la société, la Législature de la Nouvelle Ecosse, sous l'inspiration du juge Haliburton, l'auteur célèbre de *Sam Slick* et d'une *Histoire de la Nouvelle Ecosse*, un de ces hommes au cœur large et généreux qui sont l'honneur d'un pays, la Législature abolit le serment du *test*, qui était l'obstacle des Acadiens à la jouissance des droits politiques, et depuis ce jour ils peuvent choisir leurs représentants, avoir des écoles et exercer une part quelconque d'influence, part bien modeste en vérité, car, se rappelant leurs malheurs, ils s'étaient habitués à vivre à l'écart, ne demandant rien, n'exigeant rien, se soumettant sans murmurer aux charges publiques.

D'ailleurs, quelle influence pouvaient-ils exercer, privés comme ils l'étaient de toute instruction supérieure, n'ayant parmi eux ni hommes de profession, ni clergé national pour les guider, car il est à remarquer que leurs prêtres, Ecossais ou Irlandais, ignoraient leur langue, et, très souvent, s'appliquaient avec zèle à la faire disparaître !

Deux ou trois fois, des prêtres acadiens tentèrent de fonder un Collège, mais autant de fois leurs efforts échouèrent devant les obstacles suscités par leurs évêques, tous Anglais ou Irlandais.

Enfin, en 1864, Mgr Sweeny, évêque de Saint-Jean, mieux avisé que ses collègues et ses prédécesseurs, autorisa la fondation d'un collège et c'est au Père Lefebvre, de Montréal, que fut confiée cette tâche. Elle était rude, puisqu'il n'avait pour toute ressource qu'une terre de 360 arpents, léguée par l'abbé Lafrance, curé de Memramcook, et une maison à deux étages à peine assez grande pour y loger une famille aisée.

Humbles prémices, en vérité ! Mais lorsque le patriotisme, le dévouement et l'intelligence se trouvent réunis dans une âme ardente qui n'aspire qu'au bien et à l'utile, il se fait alors de grandes choses. Sous le souffle vivifiant du bon Père Lefebvre, cette modeste institution devait prospérer, grandir, pour devenir enfin la florissante Université de Memramcook, l'orgueil des Acadiens des Provinces maritimes. Ses résultats ont été immenses et rien aujourd'hui ne pourrait les entraver.

Condamné selon toute apparence à végéter et à disparaître dans le grand tout homogène de la race conquérante, le peuple Acadien, régénéré par le pain fortifiant de l'instruction, peut aujourd'hui redresser la tête, réclamer sa part d'influence, prendre sa place au banquet de la vie et imprimer le cachet de ses idées sur les institutions et la civilisation de son pays. Il est devenu le maître de ses destinées.

Sans instruction, le souvenir du passé ne peut se perpétuer que par la tradition. Tant que les victimes de ce passé ou ceux qui tiennent d'elles le récit de leurs malheurs sont là pour en narrer les péripéties, ce souvenir conserve toute sa fraîcheur et sa vibrance, en s'attisant au foyer de la douleur. Un temps vient cependant, où le souvenir, imparfaitement transmis, s'efface peu à peu pour se dissoudre et se confondre dans les brouillards de la légende. Un peu plus encore et la légende elle-même disparaît, les voix se taisent, la haine qui a été l'obstacle à la fusion avec l'op-

presseur s'apaise, le pardon se fait dans l'oubli et l'opprimé, tendant la main à son persécuteur, lui sacrifie sa langue, ses habitudes, ses goûts. La fusion est consommée, une race est disparue au profit d'une autre, le patriotisme nouveau se retourne contre l'ancien.

Ainsi en eut-il été inévitablement, un peu plus tard, du peuple acadien sans la fondation du Père Lefebvre. Grâce à l'instruction qu'il a répandue et vulgarisée, cette tradition, qui allait bientôt s'effacer et disparaître, a été recueillie, les archives mutilées par des mains coupables ont été scrutées, les bribes éparses rapprochées, minutieusement classifiées et tirées au clair. Patiemment, les fils des victimes ont recomposé l'odieuse trame ourdie contre leurs pères, exposé les subterfuges employés par quelques écrivains pour justifier l'injustifiable, voiler une honte nationale. Sous la plume de MM. Rameau, Casgrain, Poirier, Gaudet, Richard, ces trois derniers Acadiens eux-mêmes, les épaves ont pris corps et sont devenues l'Histoire. L'évidence s'est fait jour à travers les obstacles accumulés, la réaction est accomplie, pleine et entière, le crime est avoué. Il convient d'être magnanime, de refouler autant que possible l'aigreur qui survit, de pardonner même, mais l'oubli ne doit pas se faire et ne se fera pas. Le souvenir utile pour les leçons qu'il renferme, en sera perpétué par ceux qui, grâce au bon Père Lefebvre, ont reçu ou recevront l'instruction qui leur permettra de prendre rang dans la Société et de guider leurs compatriotes.

Il y a 30 ans aucun Acadien n'avait place dans le clergé, la politique, la magistrature, les professions libérales, l'enseignement et à peine dans le commerce. Tout cela est changé, et l'influence exercée par eux n'est pas loin d'être proportionnelle au nombre.

Les Acadiens ont des Députés à la Législature Fédérale, deux sénateurs, dont l'un, l'honorable Pascal Poirier, est l'auteur du livre que nous signalons. La Législature du Nouveau Brunswick renferme huit Députés acadiens, dont deux ministres, MM. A. D. Richard et La Billois. Celle de la Nouvelle-Ecosse compte aussi plusieurs Députés et un

ministre, M. Comeau. Un autre Acadien, l'honorable M. L'audry, est juge de la Cour Suprême du Nouveau-Brunswick. Quatre journaux sont en pleine prospérité : *L'Évangéline*, *Le Moniteur Acadien*, *Le Courrier des Provinces Maritimes*, *L'Impartial*. Un autre collège a été fondé dans la Nouvelle-Écosse, d'autres le seront et rien aujourd'hui ne peut entraver ou ralentir cette marche en avant d'un peuple qui a repris possession de soi-même.

La lecture du livre de M. Poirier est des plus attachantes. Non seulement l'auteur nous fait aimer le Père Lefebvre, nous initie à sa vie, à ses travaux, à ses luttes pour fonder et asseoir sur des bases solides son cher collège, mais il nous initie encore au passé et à l'histoire courante des Acadiens, parsemant son récit de digressions et d'anecdotes intéressantes qui témoignent de beaucoup d'érudition et de savoir faire. Tout cela est raconté dans un style clair, correct, souple, nerveux, imagé, à travers lequel on sent vibrer une imagination ardente, un beau souffle poétique, une grande sensibilité et tout le patriotisme que l'on peut supposer à ceux qui ont tant souffert pour conserver intacts leur nationalité, leur foi et le souvenir de la patrie française.

Le Père Lefebvre, qu'il nous fait connaître, est en tous points digne de la vénération de ses élèves, de l'estime du peuple qu'il a tant aimé et de tous ceux qui s'intéressent à l'expansion française dans le monde.

Tempérament d'apôtre, orateur distingué, grand éducateur, doux et ferme à la fois, humble et savant, le Père Lefebvre a laissé, dans la sphère où s'est exercée son activité, un nom qui grandira comme celui de tous les fondateurs, de tous ceux qui ont laissé l'empreinte de leurs idées ou de leurs œuvres à côté de leurs vertus. Comme le dit M. Poirier, « la fondation du collège de Memramcook a été pour les Acadiens un recommencement de vie nationale, le relèvement d'une race. Le Père Lefebvre a été le plus grand bienfaiteur de sa patrie d'adoption et pour ses élèves, il est un saint. »

Ajoutons, comme complément de grave importance, sur le témoignage de M. Poirier, lui-même homme de progrès,

que le Père Lefebvre n'avait rien tant à cœur que l'amélioration des méthodes d'enseignement et qu'il désirait mettre en pratique tout ce qu'il voyait de bon chez les autres.

Heureuses dispositions qui assurent à son œuvre longue vie et prospérité ! Il avait compris ces belles paroles de Mgr. Ireland : « Pour être utile à ses compatriotes il ne faut pas s'asseoir aux portes des cimetières, pleurant sur des tombes qui ne s'ouvriront pas et oubliant le monde qui marche de l'avant. »

Ajoutons de plus, que le manuscrit de cet ouvrage a été donné par l'auteur à la Société des anciens élèves du collège de Memramcook, dont il fait lui-même partie, dans le but d'aider à l'érection d'un monument commémoratif à la mémoire du Père Lefebvre.

Edouard Richard.

A l' Aimée

(RONDEL)

*La rose de ta bouche entr'ouvre son calice
Lorsque tu me souris délicieusement,
Laisse moi la cueillir avant qu'elle pâlisce
Et je la garderai bien précieusement.*

*Mignonne ! le bonheur voltige, tourne, glisse,
Parmi nous, ici-bas, capricieusement ;
— La rose de ta bouche entr'ouvre son calice
Lorsque tu me souris délicieusement. —*

*Avec lui si tu veux nous entrerons en lice
Et nous le combattrons très sérieusement.
Il ne pourra lutter contre autant de malice
Car tu tui souriras victorieusement...*

La rose de ta bouche entr'ouvre son calice !

E. Z. Massicotte.

NAPOLÉON I^{er} ET LE CANADA

Trois ou quatre petites lettres de 1806, jetées comme au hasard dans la presse de la province de Québec, ont fait surgir un point d'histoire inattendu : Napoléon I^{er} s'est-il occupé du Canada ?

Il y a bien trente ans que j'ai écrit sur ce sujet, me plaçant dans la négative parce que nous ne connaissons aucune pièce qui tende à l'affirmative. Aujourd'hui on cherche à faire passer pour des documents sérieux les lettres ci-dessus mentionnées, mais en admettant qu'elles aient de la valeur, rien ne prouve encore que Napoléon se soit occupé de notre pays.

Ce qui est tout au moins curieux, c'est l'empressement que mettent les journaux à parler de cette nouveauté et le manque absolu de critique de leur part. On dirait que leur compréhension est en pleine déroute.

Puisque mystère il y a, je me ferai un plaisir de le dévoiler et nous en serons quittes à peu de frais.

Au mois de mai 1894, notre regretté collaborateur, Faucher de Saint-Maurice, soumit à la Société Royale du Canada un travail sur les événements de 1780 et 1800 aux Etats-Unis. Les pièces en question s'y trouvaient. Faucher retira son manuscrit lorsqu'on lui eut représenté que l'histoire inventée et mise de cette façon sous les yeux des gens se nomme tout autrement que de l'histoire.

Après sa mort, on a livré ces pièces au public sans commentaire.

Voici en quoi elles consistent : Deux individus qui se donnent les noms de « J. Perreault et Finlay de Gros Pin », inconnus d'ailleurs; écrivent du New-Jersey, le 15 septembre 1806, au général Turreau, ambassadeur de France à Washington, se disant envoyés des nations sauvages des régions du Nord, arrivant du Canada « pour lui annoncer que ces peuples vont lever la hache de guerre contre les Anglais et qu'ils seront assistés de leurs frères les Canadiens ». Ils demandent la protection ou plutôt le concours de la France. Tout cela est inouï et ne peut être qu'une invention d'écoliers.

Turreau répond qu'il les « attend avec impatience à Baltimore » mais nos aventuriers se gardent bien de s'y rendre. Ils font partir un autre canard, de Québec cette fois, le 4 octobre 1806, sous la signature de Samuel Turner, un troisième mythe, qui promet à Turreau « la conquête du Canada et de la Nouvelle-Ecosse ». Il a concerté des plans avec ses amis pour opérer ce coup de filet. « Nous sommes bien connus de la garnison de Québec », ajoute-t-il sans expliquer si c'est pour le mieux ou pour le pire. « Il y a des gens parmi nous qui parlent bon français et qui peuvent engager un grand nombre de troupes pour le service français avec votre permission et vos ordres » Le porteur de la missive est un nommé Johnson, chargé probablement de demander de l'argent pour cette mirobolante entreprise. Turreau exige « des renseignements positifs sur le caractère, l'existence et l'influence des chefs et sur les moyens qu'ils ont en leur pouvoir ». Naturellement ces questions ne reçurent aucune réponse.

Nous allons voir se dessiner les conspirateurs dans une dernière communication qu'ils adressèrent à l'ambassadeur le 27 octobre et portant la date de New-York : « Votre Excellence doit sans doute être surprise de n'avoir eu aucune nouvelle de nous... Qu'elle juge de notre indignation en apprenant que l'on suspectait fort en Canada le sujet de notre message (du 15 septembre) et que, loin de recevoir les

moyens pécuniaires suffisant, pour pouvoir nous rendre auprès de Votre Excellence avec décence, nos parents nous conseillent de nous désister de nos poursuites et engagements, en nous exposant les dangers de notre retour au Canada. Le même esprit nous anime; nous nous faisons gloire de mourir dans le généreux effort d'obtenir le bonheur de *hailer* le grand Napoléon... »

Tout cela est enfantin, depuis « les nations du nord » qui n'ont jamais existé jusqu'à l'intervention des parents, l'allusion à leur bourse vide et l'absence de sens commun qui saute aux yeux dans toute cette correspondance. Turner veut soulever les Canadiens avec l'aide de quelques personnes qui « parlent français ». Perreault et Gros Pin veulent *hailer* (acclamer) Napoléon « leur libérateur », sans attendre qu'il les ait libérés. Le fond de l'affaire c'est que les farceurs espéraient recevoir quelques centaines de francs pour frais de route. Mais Turreau ne parut pas comprendre ce désir intime et se contenta de renouveler son invitation d'aller le voir à Baltimore. Les négociations furent rompues de cette manière.

Au commencement de 1809, Turreau reçut une lettre d'un « général de division de Saint-Hilaire », l'informant que son cousin « le chevalier le Blond de Saint-Hilaire » se rendait aux Etats-Unis. Le chevalier arriva en effet et demanda de l'argent pour organiser un plan d'insurrection au Canada. En 1810 il explique à Turreau qu'une expédition « contre le Canada n'est pour la France qu'une prise de possession. Tous les cœurs et tous les bras, non seulement des habitants du Canada, mais encore des sauvages qui les environnent, sont dévoués à l'empereur Napoléon ».

N'est-il pas curieux de voir apparaître à tout moment ces nations sauvages imaginaires, et surtout ces Canadiens bonapartisés?

Les quelques familles de Montagnais et de Têtes-de-Boule errantes dans le nord du Saint-Laurent étaient bien plutôt en voie de mourir de faim au milieu des bois que de lever la hache de guerre : un instrument qu'elles n'ont jamais connu, soit dit en passant.

La chose va paraître incroyable à nos lecteurs de France mais il faut la connaître si l'on veut comprendre le côté ridicule de cette prétendue conspiration : de 1798 à 1805 et plus tard, les Canadiens-Français célébraient les victoires de Nelson ; en 1808 ils contribuèrent à l'érection d'un superbe monument à la gloire de cet amiral. Ici on regardait Napoléon comme la queue de Robespierre et celui-ci comme la Révolution incarnée.

Saint-Hilaire ne savait rien du Canada, — c'est évident, mais comme Perreault, Gros Pin et Turner, il espérait soutirer quelque argent de Turreau.

Ce qui est pour le moins amusant c'est que Turreau, repassé en France, disait que les Canadiens étaient prêts à seconder ses projets ridicules. Il avait pris au sérieux les sauvages du nord, les Canadiens qui se laissent mener par Turner, Johnson, Perreault et Gros Pin dont les amis (?) parlent « bon français ». L'indignation comique de Perreault et Gros Pin en apprenant que leur desseins sont connus au Canada ne le fait pas rire. Quand nos deux aventuriers veulent mourir pour Napoléon, « quoique jeunes », comme ils disent, l'ambassadeur se laisse prendre à leurs phrases incohérentes et ne devine pas qu'il a affaire à cette classe d'individus qui promettent mer et monde aux hommes d'Etat moyennant quelque rétribution en espèces sonnantes. J'en ai plusieurs cas identiques enregistrés à mon bureau au ministère de la milice. Il y a toujours quelque part un sauveur de la patrie, — trop pauvre pour payer ses frais de déplacement.

Revenant à notre point de départ, nos recherches en Canada n'ont jamais produit la moindre preuve démontrant que Napoléon I^{er} ait songé au Canada. Le prince Napoléon a affirmé, il y a une trentaine d'années, que l'empereur n'avait rien écrit ou fait écrire à ce sujet. D'ailleurs, notre histoire n'a ni coins obscurs, ni pages douteuses — et elle jure avec les inventions des Turner, Johnson, Gros Pin et autres.

Benjamin Sulte.

Ottawa, juin 1898.

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINÉ

ET LE CANADA

La guerre hispano-américaine est de toutes façons profitable au Canada. Outre les avantages commerciaux qu'un arrêt momentané des affaires dans certaines parties des Etats-Unis procure à leur voisin du nord, les relations semblent s'être resserrées entre les deux pays. La mission du Premier ministre canadien à Washington n'avait pas abouti peut-être à tout ce qu'on en attendait. M. Laurier n'avait pu ouvrir suffisamment la terrible barrière de tarifs qui protège et isole les Etats-Unis. Ils avaient maintenu dans toute leur rigueur les lois prohibitives qui ont fait la popularité du Président Mac Kinley. Aujourd'hui, d'autres préoccupations plus immédiates les ont obligés à céder un peu aux demandes du Canada. Les pourparlers ont été repris. Il est des accords qui peuvent se faire ou sont déjà faits.

Avec quel pays du reste l'un et l'autre, du Canada et des Etats-Unis, peut-il plus sûrement et plus immédiatement commercer ? Les Etats-Unis ne trouvent-ils pas dans le Canada un vaste champ pour l'extension de leurs industries et le développement de leur immense commerce ? Le Canada n'a-t-il pas chez ses voisins du sud une sortie assurée pour ses propres produits ? Qu'un libre échange s'établisse entre eux et la richesse publique décuplera en peu d'années dans tout le Canada.

Pour cela il faut que la barrière des Etats-Unis s'ouvre pour le Canada *et pour le Canada seulement*. Il est nécessaire que les relations soient plus immédiates, plus amica-

les, plus continues entre les deux pays. Il est urgent de considérer le conflit hispano-américain sous son véritable aspect et de ne point discréditer au Canada l'action des Etats-Unis. En un mot, il faut si clairement démontrer leurs intérêts aux deux peuples qu'ils soient convaincus de la nécessité de leur alliance commerciale. C'est la seule du reste qu'ils doivent contracter, le Canada devant rester autonome, bien indépendant de toute compromission étrangère et préoccupé seulement de son développement intellectuel.

Une partie de la presse canadienne ne semble pas l'avoir compris ainsi. Certains journaux ont fait chorus avec cette pauvre Espagne en faveur de sa domination sur Cuba. Je veux bien croire qu'on oublie dans ces milieux ce que l'Espagne a fait de ses colonies, bien que l'exemple de l'Amérique du Sud soit assez probant. On n'ignore pourtant pas que le Mexique, le Pérou et l'Argentine étaient en pleine décadence à l'époque de leur soulèvement (1810-1824), que les Espagnols, ne s'occupant que de l'exploitation des mines, avaient complètement abandonné la culture des terres ; que l'industrie et le commerce étaient nuls. Les colonies ne pouvaient commercer ni avec les autres puissances, *ni même entre elles*. La métropole s'était réservé le monopole du commerce. *Pour obliger les colons à se servir des vins et des huiles d'Espagne, la culture de la vigne et celle de l'olivier avaient été défendues au Mexique!* Il fallait faire venir d'Espagne, les fers, les draps, les produits de toutes sortes. Il n'y avait *pas une route praticable* dans toute l'Amérique espagnole. La justice était vénale, on faisait le trafic des décorations et des titres de noblesse. L'instruction publique était nulle et l'on était à Madrid dans une ignorance absolue des choses coloniales. EN 1801, DANS UNE ORDONNANCE OFFICIELLE VENUE D'ESPAGNE ON APPELAIT BUENOS-AYRES UNE ILE!...

Faut-il rappeler ces faits qui sont aujourd'hui du domaine de l'Histoire, pour convaincre les plus hispanophiles de l'impossibilité où est l'Espagne de régir ses colonies? Faut-il donc méconnaître le droit des gens pour donner raison à un peuple qui veut avoir le droit de vivre?

Et dans cette campagne contre les Etats-Unis, pour quel idéal ou pour quel intérêt combattent certains de mes confrères canadiens? Si un idéal les conduit, quel plus bel idéal est-il donc que vouloir l'indépendance d'un peuple manifestement opprimé? Si, au contraire, les intérêts les guident, quel intérêt entrevoient-ils à rompre avec les Etats-Unis, leurs voisins puissants et riches, pour se rapprocher de l'Espagne lointaine, pauvre, sollicitieuse de tous les concours?

Il faut vouloir la justice en tout et partout a dit le sage. Laissons agir les Machiavel qui ont fait de la diplomatie l'art de tromper leurs contemporains. Laissons se nouer les intrigues, se faire les jeux sur le vaste damier de l'Océan. Mais soyons au moins sympathiques à l'opprimé qui secoue sa chaîne si nous ne lui tendons la main. N'ajoutons pas à notre indifférence, la suprême honte de cracher au visage de l'homme qui veut être libre ou mourir.

Achille Steens.

VERS

*Dans les fleurs aux corolles douces,
Ses yeux limpides embaumaient.
Et j'ai senti de ses yeux frais
S'évaporer l'odeur des mousses...*

— Pour les fleurs aux corolles douces,
Elle avait des baisers de mousses.

*J'ai senti dans mon âme éclore
S'éveiller des rosiers farouches.
Et c'était l'odeur de sa bouche
Qui s'évaporerait dans les roses...*

— Pour les âmes à peine écloses,
Elle avait des baisers de roses.

*Mais les jets d'eau ne chantent plus
Dans mes yeux obscurcis de nuit.
Je voulais qu'en mes yeux il plût,
Et ses yeux ont l'odeur de pluie*

— Pour les cœurs ensablés d'ennui,
Elle avait des baisers de pluie.

*Et lorsqu'enfin mes yeux en fièvre
Ont soif d'une eau qui les abreuve,
Ses yeux ont une odeur de fleurs,
Et je bois l'odeur de ses lèvres.*

— Pour mon cœur épuisé de fièvres,
Elle a le baiser de ses lèvres!

Louis Lestelle

Paris, Juin 1898

1^{er} juillet 1898.

LA FRANCE A BERLIN

L'anniversaire du martyre de la Libératrice de la France, de Jeanne d'Arc, de celle que les Anglais ont brûlée vive à Rouen, le 30 mai, vient de donner lieu à la célébration d'une fête commémorative.

Ce n'est pas en France qu'elle s'est accomplie : c'est à Berlin!

Suivant ses inspirations mystiques et artistiques, l'empereur d'Allemagne a décidé que cette manifestation aurait lieu à la cour de Prusse.

S. M. a ordonné à cet effet une représentation de la *Pucelle d'Orléans*, de Schiller, au Schauspielhaus. L'empereur et l'impératrice y assistaient. L'ambassadeur de la France mutilée, le marquis de Noailles, et notre attaché militaire, le comte de Foucaud, ont été spécialement invités et ont dîné, après la fête, à la table impériale.

Voilà un fait peu banal. Cependant il n'a été commenté par aucun organe de la Presse française.

Parmi les visiteurs de la maison de Domremy, on compte annuellement beaucoup d'Américains. En souvenir de la guerre de l'Indépendance, aux Etats-Unis, ils ont élevé une statue à notre Libératrice à Philadelphie.

Il y a quelque temps un grand journal de Londres ouvrit un plébiscite posant la question de savoir quelle était la plus grande figure féminine de l'histoire? Il y eut presque unanimité pour nommer : Jeanne d'Arc.

La Souveraine, les lords, les prélats, le peuple d'Angleterre témoignent de leur vénération pour celle qui fut leur loyale ennemie et qu'ils firent déloyalement périr avec la complicité de « Français reniés. »

Si telle est l'impression des Américains et des Anglais, quelle doit être celle des Canadiens-français !

Il y a un siècle et demi, ils subirent toutes les horreurs que subit aujourd'hui l'Alsace-Lorraine. Ils furent déportés, exilés, traqués comme des bêtes fauves ; et cependant ils finirent par reconquérir leurs libertés politiques. L'Alsace-Lorraine, au contraire, est soumise à un régime d'exception ; ses habitants sont des parias comme le furent les Acadiens.

Or, la qualité maîtresse de nos frères du Canada, c'est la *Fidélité du Souvenir*, la fierté de leur origine, le culte de leur ancienne patrie, sans que ces sentiments puissent nuire à leur loyalisme envers la couronne britannique.

La plupart des nôtres qui sont allés peupler le Canada, l'Acadie et la Louisiane venaient de ces provinces où, pendant cent ans, la lutte pour l'indépendance avait fait rage et laissé de terrifiants souvenirs.

Combien vivace doit être dans leur cœur la mémoire de celle qui avait délivré leur pays des envahisseurs !

Le culte de la Pucelle, qui avait fait l'unité de la France, leur est aussi cher qu'à nous-mêmes. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'ils apprendront que nos envahisseurs de 1870 ont célébré la mémoire de la « Fille au grand cœur qui sauva sa patrie ». Ce n'est pas sans nous faire honte qu'ils verront la France, (sauf Orléans), persister dans son ingratitude, et laisser à l'empereur d'Allemagne, revenant de Metz, de la Lorraine, pays de Jeanne, le soin d'accomplir ce pieux devoir du « souvenir national ».

Vis-à-vis de la sublime guerrière, il s'est conduit en Chevalier du moyen âge.

C'est d'un contraste profondément émouvant. Nous voyons en effet les étrangers, et même nos ennemis, célébrer la mémoire de notre Libératrice, tandis qu'elle est indifférente à la plupart des nôtres ; « plus ennemis de

l'honneur français que ceux qui n'appartiennent pas à la France », dit la relation orléanaise de 1576.

« Les quelques arpents de neige du Canada nous importent peu », a dit Voltaire. Et au lieu de s'en préoccuper il se mit à écrire une œuvre que Mme de Staël appelait un « crime de lèse patrie ».

Or, « cette débauche du génie » attira justement à son auteur la vive réprobation de Schiller. Il termine sa poésie de 1802 par ces paroles : « Il est encore de belles âmes qui s'enflamment pour ce qui est grand, de nobles esprits amoureux des nobles figures ! »

N'y a-t-il pas lieu de penser que ce sont ces vers de Schiller qui ont inspiré à l'empereur Guillaume cette manifestation. En outre, le but de Schiller, en écrivant sa tragédie, était de venger Jeanne d'Arc de ses ennemis et des sarcasmes de Voltaire. Le poète allemand voulait en faire une réhabilitation et cette noble tâche lui revenait d'autant mieux qu'il avait reçu, en 1792, le titre de *citoyen français*.

Evidemment, il y a de très grandes erreurs historiques dans l'œuvre de Schiller ; mais c'est encore un allemand, le Dr Gœrres, de Munich, qui fit connaître, en 1834, à l'Allemagne notre héroïne sous son véritable caractère.

Donc, en France : délit anti-national d'un grand poète, l'ami et l'hôte de Frédéric de Prusse. Puis, indifférence et ingratitude de notre nation pour sa Libératrice.

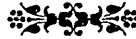
En Allemagne, au contraire : un chef-d'œuvre dramatique nous apprend à vénérer notre héroïne nationale. Un petit-fils du grand Frédéric se charge de la glorification de la Pucelle qui délivra entièrement sa patrie ; tandis que la dernière invasion allemande a séparé violemment de la Mère Patrie deux de ses provinces.

Mais nous ne devons pas désespérer de voir prochainement le sentiment national provoquer une manifestation générale et périodique en mémoire de notre Libératrice.

Son panégyrique est prononcé chaque année dans les cathédrales. Elle est, comme l'a dit un évêque « la sainte sans autel ». Mais la Cour de Rome se préoccupe de sa canonisation.

Sans attendre une Bulle du Pape, son culte civique s'impose à tous les Français. Le Sénat a voté le 8 juin 1894 l'institution de cette fête. Le Parlement est saisi des pétitions d'un million de femmes françaises. Lorsque le culte canonique d'une part, et le culte civique d'autre part, qu'il ne dépend que de nous d'adopter, seront décrétés, les Canadiens français et les Français de France s'uniront dans un sentiment commun envers la Libératrice. Ils sentiront vibrer en leur âme les souvenirs du passé et un élan de pieuse reconnaissance pour la fille du peuple qui personnifia l'âme de la patrie française. Ce sera entre *les Deux Frances* un nouveau et cordial trait d'union.

Charles Lemire.



La Ferme

*Midi ! L'air brille. Les coquelicots pourprés,
Vaincus par la chaleur, inclinent leur aigrette,
La cigale, enchantant son ombreuse retraite
Fait frémir jusqu'au soir ses tambourins cuivrés.*

*Les bœufs gisent, l'œil mort, aux lisières des prés.
Des poules perchent sur un brancard de charrette.
Le coq, sur le fumier, chante, érigeant sa crête
Dans l'orgueil d'une queue aux luisants diaprés.*

*L'eau grise du lavoir en bruissant s'écoule,
La tourterelle au bord du pigeonnier roucoule,
Le porc, près du purin, pousse un sourd grognement,*

*L'ânon rit et l'on voit les canards qui jabotent,
Le croupion joyeux, défilier lourdement
Vers la mare assoupie où de blancs duvets flottent.*

Maro Legrand

LA MARCHANDE DE FLEURS

En face le Luxembourg, la rue de Médicis forme une courbe gracieuse. Lange et bien bâtie, gaie et résonnante des rires et des échos joyeux du grand jardin qui la caresse de ses parfums, elle attire jusqu'aux oiseaux, qui partant des arbres, montent vers ses hautes maisons en battant des ailes.

De la rue de Médicis, on voit défilier tout le quartier latin qui y chante sa magnifique chanson de jeunesse sous les marronniers superbes de verdure et parmi les fleurs souriantes.

Au nombre des familles habitant cette rue jolie, il y avait celle de M. de C... et ses deux gentilles filettes : Madeleine et Gabrielle.

Pour une famille fière de ses filles, on pouvait citer celle-là ! — Les petites comparées aux roses qui fleurissaient à côté d'elles, étaient élevées au rythme des louanges.

Par les soirs d'hiver, dans le grand salon tapissé de Gobelins, Madeleine jouait merveilleusement du piano ou de la guitare, et Gabrielle chantait comme chantent les anges. Et les parents heureux, regardaient vivre leur bonheur. Pour elles, on échafaudait les rêves les plus superbes, et il semblait que l'avenir souriait déjà dans un lever de soleil.

En mai, les journées deviennent plus chaudes, et on dirait que les multitudes de vies qui s'agitent au Luxembourg, ont une seule âme pour clamer le printemps dans l'apo-

théose de son éternelle beauté. Les parents, alors, se départissent d'un peu de surveillance, et « mesdemoiselles » s'y peuvent aller promener, suivies de « leur bonne ». Madeleine et Gabrielle y allaient souvent, ainsi. Mais elles



(Dessin de Raoul Barré.)

laissaient toute liberté à leur bonne qui allait dire le bonjour à un cuisinier de sa connaissance.

Et quand la causerie était finie, la bonne reprenait mesdemoiselles à un endroit convenu d'avance.

Or, si l'homme n'est point fait pour la solitude, la femme l'est encore moins, peut-être.

Comment « mesdemoiselles » lièrent-elles connaissance avec André et Henri, deux promeneurs du Luxembourg ?

On a oublié de me le conter. Ce que je sais, c'est qu'André était journaliste et Henri dessinateur.

Amants des choses poétiques, ils venaient voir ensemble

le vol éperdu des colombes, le frissonnement des feuilles et sur les petits lacs la promenade des pétales arrachés de leurs tiges.

André était blond, ni laid ni joli. Il avait un cachet de distinction, et d'aucuns prétendaient qu'il manquait un peu de jugement.

Avec un esprit prime-sautier, mordant, sarcastique, railleur où sentimental, et souvent poétique, il rappelait ce lointain « Don Juan » dont le profil borde encore le rêve derrière lequel se cache l'idéal.

Et Madeleine, la blonde, trouva son maître.

Elle écoutait, ravie, la voix douce et harmonieuse d'André, comme on écoute l'oiseau qui gazouille sur la branche du marronnier. — Il lui parlait d'amour, et dans son parler, il y avait une chanson prometteuse de bonheur et un je ne sais quoi qui trouble la pensée, agite le cœur et dont la chair se grise. — Il lui disait des mots qui étaient des pièges dans lesquels elle devait tomber la pauvrete!

Henri, moins habile en l'art de plaire, captivait plus par sa mâle beauté. Et, silencieux, il mettait son éloquence dans ses yeux. C'était un vrai timide alors qu'André était l'audace voilée.

Gabrielle, la brune, avait senti mordre en elle toutes les attirances de ses dix-huit ans pour le bel Henri qui passait, le cahier de croquis à la main.

Dans ce cahier, voyez-vous, il y avait, avec le croquis de la figure de Gabrielle, son petit cœur qui y était peut-être resté où qui s'était envolé vers l'artiste, en une minute très douce durant laquelle leurs yeux avaient ouvert la cage d'amour!

On s'aimait. Et l'enfant de Bohême de Carmen était content.

Un jour, la mère trouva ce billet, bien plié, telle une relique, dans le petit coffret de Madeleine, pendant que celle-ci était sortie :

« Ma bien chère,

Pourquoi n'êtes-vous point au rendez-vous, aujourd'hui, à l'heure convenue?

.....

Je sens un frisson d'inquiétude qui m'énerve. Je souffre affreusement, et je suis impatient de vous revoir.

Je voudrais vous embrasser toute, et mon cœur vous envoie un ardent baiser d'amour aussi fort qu'il vous aime.

A bientôt. — Vous êtes tout mon bonheur et tout mon rêve!

Je serai demain au Luxembourg..... Venez que je vous conte un plan que je caresse...

Affectueusement à vous,

ANDRÉ. »

Cette lettre, tel un coup de foudre qui vous écrase, fut pour la mère une bien pénible révélation.

Ma pauvre fille! dit-elle; et, elle pensa à ce qu'elle lui dirait à sa rentrée.....

La mère songea ainsi longtemps, mais elle ne se doutait pas encore qu'elle ne devait plus revoir *ses filles*.

Marchant sur l'affection filiale, reniant tout, non sans regrets peut-être, mais tête baissée, elles s'élançaient vers l'amour, comme on va à une conquête.....

Elles ne voyaient que le ciel bleu qui les invitait à d'inconnus et attirants espoirs; et, un soleil de passion éclairait le nouvel horizon qui se levait pour elles.

Et c'est le sourire aux lèvres qu'elles passèrent le Rubicon de leur destinée.

*
* *

Les roses blanches étaient effeuillées; les roses rouges s'épanouissaient dans un souffle de feu.

L'ombre du passé, put, quelques fois, entendre des sanglots, mais l'amour les étouffa jusqu'à ce que le souvenir, la désillusion et les regrets eurent surgi au détour de la route.

C'est que la douleur veille toujours à côté de la joie.

L'une et l'autre sont liées pour l'éternité comme le jour et la nuit.

Cette loi, qui brise la nature humaine et endeuille les cœurs si douloureusement, frappa Madeleine et Gabrielle.

Combien de fois, le rossignol, sur la branche, avait-il chanté un matin nouveau, quand les amours s'abolirent dans la douleur et dans les larmes? — Hélas! la destinée se

cabrait avec un rire effroyable et sinistre; et, de son doigt impitoyable elle montrait la revanche qui montait, sombre, dans un décor lointain au fond duquel un père et une mère pleuraient encore.

Henri, le brillant artiste, était parti au loin, et André avait été infidèle. Ce beau diseur de belles phrases et de mots charmeurs, continuait, avec d'autres, ses recherches psychologiques.

L'inconnu le tentait sans cesse et toujours. Il respirait le parfum de toutes les fleurs, et de chacune d'elles, tour à tour, il voulait orner sa boutonnière. Et les pétales tombaient déchirés où arrachés; et le soleil riait toujours dans les jardins où André promenait ses désirs amoureux.

Pauvres fillettes!

Elles songèrent, la figure baignée de larmes. Elles regardaient le passé! — Madeleine se souvint de ses prières d'enfant, et elle pria. C'était l'inconsolable, tandis que Gabrielles échaï déjà ses larmes.

La destinée, cette fois, les dirigea vers deux chemins différents : Madeleine monta les marches d'un couvent pendant que Gabrielle restait au Quartier Latin.

* * *

Gabrielle tournoya dans le plaisir. Elle aima dans la folie des plus ardentes amours.

Fervente de Cypris, elle fut une des habituées de Bullier, et le café d'Harcourt était son atelier!

Sur cette grande mer qu'est le monde, ballottée par les vents, les tempêtes et les caresses des flots, elle allait, pauvre mouette! cherchant, comme protecteurs d'un jour, les grands mâts des navires.

Elle parcourut toute la gamme des plaisirs, et, non pas comme la Mimi-Pinson d'autrefois, qui avait égrené toute sa vie sur un seul clavier d'amour.

Quand l'aube se levait, elle, elle se couchait. Et, c'est en riant qu'elle effeuilla son printemps.

Elle marcha dans le vice et dansa dans la débauche,

jusqu'à ce que, devenue fanée et flétrie, on lui tourna le dos.

Alors, elle devint marchande de fleurs.

De cette manière, elle vendait mieux ses sourires avec ses roses aux ouvriers et aux soldats qui passaient.

On la connaissait dans tout le Quartier Latin, et chacun savait ce qu'elle offrait quand elle demandait : « Qui veut des roses? — Ah! les belles roses. — Elles sont pour les amoureux. — Qui veut des roses? »

Cependant, quelques fois, le soir, abattue sur un banc de square, elle regardait briller les éternelles étoiles, et elle pensait!

A qui n'est-il pas arrivé, par un soir d'abattement, en regardant là-haut, de confier aux astres lointains les tristesses que nous eussions voulu échanger avec un morceau d'azur dérobé à un rêve?

Et, Gabrielle songeait....

Mais... voici un soldat qui passe, et Gabrielle a encore un bouquet à la main....

Fille de joie, elle continua à égrener sa vie au son d'un orchestre dont l'entre-choquement des verres était la musique.

* * *

Pendant ce temps, sœur Madeleine, dans un hôpital, sacrifiait sa beauté et donnait son cœur à tous les pauvres oubliés.

Et, parfois elle regardait les fleurs et les arbres du jardin de l'hôpital, et, alors, le souvenir du Luxembourg, lui apparaissait comme le symbole du passé à côté du présent.

La destinée, maîtresse des hasards, voulut qu'on apportât, dans cet hôpital, la marchande de fleurs, au soir de sa vie.

Mourante, la pécheresse d'amour, retrouva la sœur d'autrefois et celle d'aujourd'hui qui lui tendit les bras. Et, elle lui offrit une affection plus haute que celle des hommes; et, elle lui rappela les prières de leur heureuse enfance.

Les jours d'agonie passent comme les joies brèves.

La mourante eut, cependant, le temps de tout peser avant de s'en aller là où on ne revient jamais.

Mais la Grande Mystérieuse avait réservé un autre spectacle, pour la dernière scène, pour la minute où Gabrielle, la marchande de fleurs, mourait en baisant les pieds du Christ et en lui demandant pardon d'une vie dont les jours avaient été jetés au vent de tant d'amours. De la rue un cri monta : « Qui veut des roses? — Elles sont pour les amoureux. — Ah! les belles roses! — Qui veut des roses?... »

D'un brusque mouvement, la mourante se retourna vers le bouquet de fleurs placé sur la petite table d'à côté; et le dernier regard de sa vie fut, fatalement, pour le pétale tombé d'une rose flétrie au cœur ouvert.....

Rodolphe Brunet.



Enfants de France

Il est de bonnes fortunes dont la Providence, avec un soin particulier et sans que nous nous en doutions, semble avoir ménagé les résultats utiles ou bienfaisants !

Vers la *Revue des Deux Frances* une instinctive sympathie m'attirait invinciblement, depuis qu'est venu à ma connaissance le nom si bien choisi dont son fondateur, qu'inspirait un patriotisme élevé, non moins qu'ardent et éclairé, a fait l'attrayant enseigne de cette publication d'élite, destinée à resserrer de toutes façons les liens de fraternité, forts à travers les contrariétés des siècles, les liens qui unissent aux enfants du sol gaulois, les fils du Saint-Laurent.

Mais voilà bien, à présent, que surgit encore pour moi une raison nouvelle de développer, de cultiver, de résoudre en pratique les bons sentiments qu'à l'égard de cette entreprise noble et grande, déjà d'avance je sentais m'envahir. Dans celui-là même, en effet, qu'un destin favorable me fait retrouver au secrétariat de la *Revue des Deux Frances*, ce m'est un vif plaisir de reconnaître un mien compagnon d'armes dans les joutes de la plume où, épaule à épaule, nous menions la charge il y a déjà plus d'un lustre passé. C'était au beau temps jadis, alors qu'avec un groupe d'amis chez qui tous l'aurore des trente ans illuminera demain les horizons de l'âge mûr, nous dépensions sans compter l'exubérance de notre jeunesse à tenter de vulgariser dans notre jeune pays français les trésors de la première littérature du

monde, les richesses et les saveurs du doux parler de France.

Or combien d'essais de cette nature notre *Fortune*, notre *Recueil Littéraire*, notre *Glaneur*, notre *Écho des Jeunes*, notre *Feuille d'Erable*, notre *Monde Illustré* n'ont-ils pas été complices, en servant d'instruments à notre propagande enthousiaste, à notre apostolat aussi téméraire que dévoué! Nous étions là tout un groupe de militants, qui nous bercions candidement de l'espoir de réussir à créer le sens artistique et littéraire, à ouvrir définitivement une carrière aux amants passionnés du Beau, du Bon, du Vrai, de l'Art et de la littérature, en deux mots, dans notre pays naissant, encore tout entier plongé dans les soucis de la lutte pour la vie matérielle. Nous nous refusions obstinément à croire à l'herculéenne tâche sous le poids de laquelle avaient déjà fléchi deux générations de nos aînés, chez qui le talent devait être supérieur et la bonne volonté au moins égale à ceux dont nous nous faisons gloire. Vaines ambitions!

Depuis ces jours, de tant d'espairs évanouis, de tant d'illusions fanées nous avons jalonné notre route de divers côtés poursuivie! L'une à la suite de l'autre, toutes les publications précitées, sauf le *Monde Illustré* de Montréal, se sont effacées de la scène mouvante où nous leur avons improvisé un rôle. Il ne nous reste aujourd'hui, de nos héroïsmes de vingt ans, qu'une intime et consolante conviction : c'est au bon moment que nous avons mis l'épaule à la roue ; nous avons prêté la main à l'œuvre nécessaire ; l'effort n'a pas été inutile, et nous avons contribué, pour notre part, modeste peut-être, indiscutable assurément, à soulever le boisseau sous le couvert duquel allait s'éteindre le flambeau littéraire ; nous avons fourni l'indispensable anneau à la chaîne, qui allait se rompre, des traditions artistiques du Canada français.

Que dis-je? Il nous reste autre chose aussi : le sentiment intense de fraternité, lequel a grandi et demeure vivace entre tous ces vieux compagnons — qui n'ont pas encore trente ans — de la vaillante lutte naguère conduite. C'est ce sentiment qui nous fait tous envisager du même œil com-

plaisant, du même cœur satisfait la marche magnanime d'éclaireur perspicace, d'intépide sonneur de charge qu'entreprend, à cette heure, *la Revue des Deux Frances*, dans les mêmes sentiers que nous avons battus, pour les mêmes causes qui nous sont restées chères, mais avec des gages et des moyens de succès qui nous faisaient, hélas ! défaut, alors.

C'est à ce sentiment que fait appel mon camarade le secrétaire de la *Revue des Deux Frances*, pour solliciter, presque coramander — il ne doute point qu'il en ait moralement le droit — mon concours très humble pour l'œuvre patriotique à laquelle il vient de vouer ses talents, son entrain, ses énergies.

Je ne puis presque pas, je n'ose point refuser. Je ferai, du moins, mon possible pour répondre quelque peu convenablement à cette invite gracieuse dont un frère d'armes, de par-delà l'Atlantique, a bien voulu me faire l'honneur.

*
**

Un problème, cependant, se dresse embarrassant en face de mon incompetence redoutée et ma timidité bien justifiable. Comment ferai-je quelque chose de réellement utile pour la *Revue des Deux Frances* et le programme de rapprochement international qu'elle s'est proposé ? Sans doute, la réponse s'impose, en consacrant les quelques moyens dont je puis disposer à faire mieux connaître à la France, sous certains aspects particuliers, les trésors de richesses naturelles, d'espoirs brillants, de loyal attachement, de filiale et sympathique union de cœur à l'antique mère-patrie d'origine, trésors dont continue de jouir l'enfant jadis abandonné par elle, aux rivages américains, mais qui garde, quand même, inviolablement fidèle aux souvenirs et traditions de son berceau glorieux : la nationalité canadienne-française.

Sans doute, voilà bien, pour nous, publicistes du Canada français, l'ambition à réaliser, dans cette bienvenue *Revue des Deux Frances*. Aussi, je ne le cache pas, c'est mon désir sincère de fournir ma quote-part en ce sens. Mais cette

patriotique tâche, sous quel aspect particulier l'entreprendrais-je, où je n'aie déjà été prévenu, et le plus avantageusement pour la satisfaction des lecteurs de la *Revue*, par quelques-unes des meilleures plumes dont s'enorgueillisse notre petite république des lettres.

J'aurais, en effet, mauvaise grâce à venir feuilleter ici quelques-unes des pages les plus sublimes et héroïques de notre histoire nationale quand je trouve Benjamin Sulte d'ores et déjà adonné à cette besogne. Pour faire connaître notre littérature, nos mœurs et traditions, que tenterais-je d'ajouter aux notions si précises et tout autorisées que fournissent à la *Revue* les Legendre, les Ledieu, les De Guise? Notre poésie du terroir n'a guère de meilleur interprète que Pamphile Lemay, et la *Revue* le compte au nombre de ses collaborateurs, avec un jeune qui promet, Henry Desjardins de qui j'ai retrouvé avec satisfaction le nom en ses pages. Quant à la vie au jour le jour du Canada français, la *Revue des Deux Frances* a su s'en assurer un peintre fidèle et délicat, dont le masque de *Castor* réussit mal à cacher la seule personnalité littéraire en qui nous connaissions, ici, autant de verve pétillante, autant d'humour inaltérable. Henry de Puyjalon, le Nemrod intrépide, est bien l'auteur qu'il fallait pour révéler à la France, d'une façon digne de foi, les ressources de chasse, de pêche et de mines qu'offre la province de Québec. D'autres spécialistes aussi bien choisis, sans aucun doute, énumèreront, avant longtemps, les richesses agricoles, forestières, commerciales, industrielles, etc., dont dispose ce Canada français, encore bien trop ignoré, en dépit des rapprochements heureux du dernier quart de siècle, trop ignoré de sa chère France qu'il aime tant.

Quel champ à cultiver, dans les bornes du programme tracé, restera-t-il donc pour y consacrer utilement mon labeur à moi, labeur dévoué non moins que modeste? Peut-être bien l'ai-je trouvé, si le directeur de la *Revue des deux Frances* m'approuve en mon projet. Il s'agirait pour moi, tout simplement, d'être humble petit tambour battant la charge pour enrôler et mettre en ligne, au front de l'armée



LOUIS AMABLE JETTÉ

Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec

d'élite du ralliement français international, que composent les lecteurs de la *Revue*, mettre en ligne et en évidence quelques-unes des plus marquantes recrues de la nationalité française en Amérique. En d'autres termes, je voudrais, développant une heureuse initiative prise dès les premières livraisons de la *Revue* insérer dans ces pages les portraits et quelque rapide esquisse biographique d'un certain nombre des plus distingués parmi ces « Français du Nouveau Monde » — comme disait le suave poète De Laprade, en saluant au passage à Lyon nos zouaves canadiens, il y a trente ans — des fils qui font l'orgueil légitime de leur race et qui se plaisent à revendiquer, comme l'un de leurs titres principaux au respect de l'étranger, cette inaltérable qualité dont ils sont si justement fiers, la qualité d'*Enfants de France*.

D'autre part, la *Revue* nous donnerait aussi des portraits et biographies de tous ces Français de distinction, au bon pays de France, dont les ardentés sympathies, dans le domaine de la pensée ou de l'action, sont acquises sans conteste à notre France d'outre-mer, ceux-là qui sont doublement nos frères, par le sang et par le cœur. De cette façon, la *Revue des Deux Frances* deviendra bientôt un précieux album de la famille française, album que l'on aimera feuilleter sur l'une et l'autre plage de l'Atlantique. Les « Enfants de France », parmi les plus méritants, y défilent, par théories triées avec soin, sous l'œil sympathique de leurs compatriotes des deux mondes, et sous l'œil admirateur, envieux même peut-être de l'étranger, dont ceux de notre sang savent toujours commander au moins le respect et qui ne peut s'empêcher de penser tout bas ce que j'avais l'honneur d'exprimer, un jour, comme suit, à une jeune poétesse du pays gaulois :

..... Honneur à la France.

Au monde ravi montrant ses enfants,

Son orgueil de mère et son espérance!

C'est à la démonstration de cette vérité que je prétends participer en offrant de former pour la *Revue des Deux*

Frances toute une galerie de nos illustrations nationales du Canada français. Dès aujourd'hui, je commence par un personnage que non seulement l'éminence de sa position, récemment atteinte après un ferme et constant labeur, mais aussi la suréminence de ses mérites place aux premiers rangs parmi ses pairs : j'ai nommé Son Honneur M. Louis Amable Jetté, gouverneur de la province de Québec. Je parlerai la prochaine fois de Mgr Paul Napoléon Bruchési, archevêque de Montréal.

Si, grâce à cette contribution, je puis faire que la France se sente encore, et à juste titre, un peu plus fière de ses enfants ; que l'étranger l'en admire, l'en envie même un peu davantage, je me redirai, avec une conviction renouvelée, en songeant à l'imprévu de mon entrée à la *Revue des Deux Frances* : il est de bonnes fortunes dont la Providence a sûrement ménagé, avec un tout particulier soin, que nous ne soupçonnions même point, les utiles et bienfaisants résultats.

SON HONNEUR M. L.-A. JETTÉ

Il y a de cela environ trente ans, un jeune avocat, libéral en politique, mais catholique sincère, — ce qui, vu les mœurs du temps, avait des airs d'anomalie, — se voyait soudain appelé à défendre, devant le prétoire, à Montréal, l'œuvre de la fabrique de Notre-Dame, paroisse mère des vingt paroisses catholiques qui se partagent aujourd'hui notre florissante cité. Collatéralement, il défendait aussi la puissante congrégation de Saint-Sulpice, à qui est confiée la desserte de cette paroisse. L'évêque d'alors, Sa Grandeur Mgr Ignace Bourget, de sainte et vénérée mémoire, était aussi son client, ayant été mis en cause devant les tribunaux civils pour voir attaquer certaines directions qu'il avait données à

ses ouailles, dans le légitime exercice de sa charge pastorale. Il s'agissait du fameux procès Guibord, un excommunié qu'on s'obstinait à vouloir inhumer en terre bénite, malgré l'avis de l'évêque et la volonté des fabriciens et desservants de Notre-Dame, propriétaires du cimetière.

Le jeune avocat, jusqu'à ce jour, n'avait guère eu d'autre notoriété que celle d'un travailleur ardu et consciencieux. Il conquit, cette fois-là, d'un coup, la réputation d'un juriste de haute volée et prononça un victorieux plaidoyer, qu'on cite encore aujourd'hui comme un modèle du genre.

Ce fut le point de départ, pour lui, de succès qu'il ne recherchait pas, car c'était un modeste, mais qui se pressèrent spontanément à portée de sa main et à la hauteur desquels il sut toujours se montrer.

Quelques années plus tard, M. l'avocat Jetté, car c'était lui, le sujet de cette esquisse, se voyait porter candidat à la députation fédérale du Canada, dans le collège électoral de Montreal-Est, le plus important de tout le pays. Avec l'appui déclaré de l'évêque et de la masse du clergé, il réussissait à se faire élire, à une très forte majorité, lui, encore inconnu de l'avant-veille, contre le grand chef conservateur français, sir George-Etienne Cartier, qu'il délogeait ainsi de positions que ses adversaires lui avaient jusque-là concédées comme imprenables. Après avoir siégé cinq ans au Parlement d'Ottawa et avoir reçu de ses électeurs l'honneur d'un second mandat, M. Jetté était nommé juge de la Cour Supérieure, à Montréal, par le gouvernement libéral de M. Alexander Mac Kenzie, dans le cabinet duquel un beau-frère de Mc Jetté, l'honorable M. Rodolphe Laflamme tenait le portefeuille de la justice.

Pendant vingt ans, M. Jetté a occupé ce poste honorable, au milieu des sympathies de ses collègues, du respect général du Barreau et des justiciables qui eurent recours à ses décisions. Lorsqu'à la fin de l'année dernière, sir Wilfrid Laurier, premier ministre du gouvernement libéral actuel, à Ottawa, eut besoin de trouver un candidat au poste de gouverneur de Québec, tel qu'il pût apaiser les ambitions, les anxiétés et les rancunes qui grossissaient parmi ses par-

tisans, c'est vers l'honorable juge Jetté qu'il tourna ses regards suppliants. M. Jetté qui n'avait pas recherché cet honneur et qui déclarait modestement ne pouvoir comprendre comment il en devenait ainsi inopinément l'objet, ne crut cependant point pouvoir se soustraire à la tâche proposée. Il accepta, et au mois de janvier dernier, il prêtait serment en sa nouvelle qualité, aux applaudissements, non pas du seul parti libéral, mais de tout le Canada français, heureux de se trouver si dignement représenté.

C'est à l'Assomption, un coquet village à quelques lieues de Montréal, que naquit, il y a plus de soixante ans, Son Honneur M. Jetté, descendant de l'une de ces vieilles familles souches qui rattachent notre nationalité au régime français, antérieur à la session de 1760. Après de solides études classiques au collège de la localité, qui était alors à ses débuts mais formait déjà les premiers d'une brillante série d'hommes dont les Jetté et les Laurier ne sont que les prototypes, le jeune Jetté vint à Montréal faire son droit. Avocat, il travailla ferme. Juge ensuite, il ne faillit point à ses nobles traditions. En sus de l'énorme besogne qu'exigeait de lui l'exercice consciencieux de la magistrature, il accepta la chaire de droit civil, lors de l'organisation de l'Université Laval à Montréal. Et il prépara et donna avec une amoureuse sollicitude ces cours si intéressants qui ont fait le ravissement des cinq ou six générations d'élèves qu'il a fournies au Barreau canadien. Chez ces élèves, il s'ingéniait à développer non-seulement l'esprit juridique, mais aussi et surtout, peut-être, le caractère. Tous ceux qui l'ont connu professeur l'ont hautement estimé et gardent de ses leçons un ineffaçable souvenir. Plus tard, il devint doyen de la Faculté de droit, à la mort du regretté M. P. J. O. Chauveau. Là encore son rôle fut intelligent et fécond en résultats. C'est dans sa tenue de doyen que l'artiste l'a représenté. C'était celle où il se complaisait peut-être davantage et où des centaines de ses élèves, captivés par ses exquises manières de gentilhomme et ses paternelles attentions de professeur, aimaient surtout le retrouver.

M. Jetté a été le fondateur, à Montréal, de la Société

d'économie sociale, en communauté d'idées et en collaboration avec les groupes de même nature existant à Paris, notamment l'école de Frédéric Le Play. Et de cette Société il est même resté le président jusqu'à ces derniers temps.

Nul doute que M. le gouverneur Jetté conservera, dans ses fonctions officielles de vice-roi de la Nouvelle France, dont sa haute personnalité relie si bien la série à celle de nos premiers vice-rois français, ces traditions de travail, de courtoisie, de dignité, de savoir-faire qui l'ont déjà distingué et feront de lui l'une des gloires les plus pures de notre nationalité française.

Amédée Denault.



Chronique américaine

Le sort en est jeté, dites-vous, mon cher directeur, dans votre empoignant article du mois dernier, *Bravo les Américains*, et la libre Amérique va combattre pour le droit, la justice et la liberté.

Déjà les échos des canons de DOUAI se sont fait entendre en face du port de la Havane et en ce moment même Schley emporte les forts de Santiago de Cuba.

Nos soldats, nos fils ont quitté notre toit. Sous la tente, près du *Capitol*, ils attendent l'ordre d'envahir Cuba, Porto-Rico et les Philippines.

Et voilà où l'ambition, la mauvaise foi, la duplicité ont conduit l'Espagne.

Mais attendons encore les événements.



L'amiral George Dewey, de l'escadre américaine, qui a remporté cette brillante victoire sur l'escadre espagnole, à Manille, est un descendant de la famille française des Douai qui a donné plusieurs généraux à la France.

Le lieutenant Jean-Baptiste Bernandon (Bernandau), commandant du torpilleur *Winston*, qui fut blessé à la jambe quand une bombe frappa ce vaisseau lui tuant cinq marins et en blessant cinq autres dans la rade de Cardenas (Cuba), est né à Philadelphie en 1858 de parents canadiens-fran-

çais. En 1876, le président Grant le nomma cadet à l'Académie navale. Il entra comme élève à la marine en 1882, et fut nommé enseigne en 1883. En 1892, il reçut le grade de lieutenant. On le dit un des plus braves et des plus habiles officiers de la marine américaine.

*
* *

L'acte héroïque que nos marins américains ont accompli dans le port de Santiago de Cuba, le 3 juin dernier, mérite non seulement d'être cité dans cette *Revue*, mais d'être inscrit en lettres d'or dans les annales militaires du monde entier.

La conception de ce plan stratégique est due à l'habile marin, l'amiral Sampson, l'honneur de son exécution, qui n'en était pas la moindre partie, revient à Hobson, Charrette et leurs braves compagnons.

Déjà la presse, ce levier universel, a fait connaître au monde entier l'exploit du *Merrimac*. Mais ce qui doit nous être plus sensible à nous Canadiens-Américains, surtout ceux qui habitent Lowell, c'est de voir un des nôtres, Charrette au nombre de ces héros.

N'est-il pas juste alors, que nous aimions à le présenter aux lecteurs de la *Revue des Deux Frances*, que nous consignions dans cette belle publication quelques notes de la vie active de ce noble marin français au service de la grande et glorieuse République Américaine.

J'ai dit marin français, parce qu'en effet, bien qu'il soit né ici, que ses parents soient nés au Canada, son sang, son nom, son cœur sont français.



CHARRETTE
Le Héros du *Merrimac*.

Donc, au nombre des huit braves marins qui se sont distingués d'une manière si élatante, dans le port de Santiago de Cuba en y faisant sombrer leur navire le *Merrimac*; au péril de leur vie, nous constatons que la population canadienne de Lowell compte un des siens.

Quand le lieutenant Hobson a demandé six volontaires pour le suivre dans son entreprise dangereuse, des centaines de marins ont répondu : Présent ! Alors Hobson a dû faire lui-même son choix. Parmi les trois qu'il a préférés dans l'équipage du navire amiral *New-York*, se trouvait notre concitoyen, Georges Charrette, que ses quatorze années de services recommandaient et qui, d'ailleurs, avait déjà navigué avec Hobson. Celui-ci le connaissait et avait su l'apprécier, il n'hésita pas à le choisir.

Le héros du *Merrimac* est né à Lowell le 6 juin 1866, il a par conséquent 32 ans. Il est le fils de M. et Mme Alexandre Charrette qui demeurent sur l'avenue Gershom, Pawtucketville, avec leurs filles. Il a fait le tour du monde sur divers navires de guerre de la marine américaine et a plusieurs fois visité Paris.

En mars 1897, il était du nombre des marins américains qui furent reçus par le Pape, au Vatican, assistèrent à sa messe et reçurent sa bénédiction.

Le 20 mai dernier, refusant de prendre les trois mois de congé auxquels il avait plein droit, il s'embarqua sur le *San Francisco* en qualité de *petty officer*.

Dans une lettre récente reçue par sa famille, il annonce qu'il a assisté au bombardement de San Juan, Puerto-Rico, et bien qu'exposé qu'il n'a reçu aucune blessure.

*
* *

Il n'y a pas que le commun des mortels qui ait l'enthousiasme guerrier, les journalistes mêmes, emportés par le souffle du patriotisme qu'ils alimentent constamment par la Presse, s'embarquent aussi. Les trois journaux de Woonsocket, R. I. ont fourni chacun un volontaire à

l'armée : Parmi eux notre ami M. F. Asselin, rédacteur de *La Tribune*.

Le départ de M. Asselin a laissé une vacance dans le fauteuil éditorial de *La Tribune*, et, comme ce journal est quotidien, il lui fallait de suite une bonne plume pour prendre ses intérêts, comme aussi ceux de ses nombreux abonnés. Le propriétaire de *La Tribune* a été très heureux dans son choix en s'assurant les services de M. G. Vekeman, de Montréal.

M. Vekeman n'est pas un nouveau venu, il appartient à la presse canadienne depuis seize ans. Il est aussi bien connu en France. Qui ne se souvient de *Jean des Erables* de la *Croix* ?

Qu'il me soit donc permis de féliciter *La Tribune* de son choix et de souhaiter ici la bienvenue à M. Vekeman.

*
* *

M. Porfirio Diaz, président du Mexique, sympathise avec les États-Unis dans la guerre Hispano-Américaine.

Il est d'avis que la domination espagnole a assez duré à Cuba.

*
* *

Mlle Evangelina Cossio y Cisneros, cette jeune et belle Cubaine qui fut enlevée des prisons de la Havane, l'an dernier, par quelques intrépides Américains, épousera prochainement l'un de ses défenseurs, M. Carlos Carbonel.

Ce romanesque mariage fera ressortir encore une fois la vérité du vieil adage. « A quelque chose malheur est bon ».

*
* *

La presse canadienne-américaine progresse toujours : ainsi *l'Echo de l'Ouest*, publié à Minnéapolis (Minnesota), vient d'entrer dans sa seizième année : « *Sweet sixteen* ».

La *Justice*, de Beddeforel, un organe dirigé par notre ami Alfred Bonneau, a eu ses trois ans tout dernièrement.

Succès et longue vie à nos deux confrères.

*
* *

Le banquet *Pothier* est remis indéfiniment à cause de la guerre.

Lorsque notre armée reviendra glorieuse des champs de batailles et que notre marine sera rendue à bon port, nous célébrerons nos gloires nationales, sans oublier celles qui, à Paris, reçoivent déjà des couronnes, comme Mlle Bernadette Dufresne, élève de Delaborde.

Je ne puis terminer cette chronique sans enregistrer l'élévation de notre ami M. J.-M. Authier, éditeur-propriétaire de *l'Espérance* de Central Halls, R. I. à la charge de consul des Etats-Unis à Saint-Hyacinthe, P. Q. (Canada).

M. Authier méritait cet honneur car il a toujours vaillamment défendu les intérêts du parti républicain.

Le gouvernement M. Kinley, en nommant MM. Urbain Redon, consul à Trois-Rivières, et M. Authier à Saint-Hyacinthe, ne pouvait faire un meilleur choix. Les Canadiens républicains du Massachusetts, ont bien droit, eux aussi, à être représentés dans cet important département consulaire.

N'est-ce pas surtout dans le langage diplomatique, que notre belle langue française est parlée dans tous les pays du monde ?

Avila Bourbonnière

Lowell, Mass., juin 1898.



LE PASSÉ DANS LE PRÉSENT

Je suis allé, dans la vie d'aujourd'hui quérir hier, et chercher l'âme d'autrefois qui gît toujours dans notre âme présente. Dans le Présent j'ai voulu voir le Passé, au jour le jour, selon le voyage et la rencontre.

I

Il faut aller au crépuscule par les vieux quartiers des cités, quand la lumière apaise son fracas, quand les bruits coutumiers s'éteignent, quand l'air devient plus clair et plus léger. Alors, les souvenirs s'éveillent plus aisément, les ombres de l'autrefois, plus familières, viennent rôder autour du passant qui entend des voix mortes depuis longtemps et dont l'écho, à cette heure, se répercute dans l'esprit qui est préparé à les entendre, car les âmes des choses et des êtres disparus hantent seulement la mémoire de ceux qui les aiment : elles viennent, frileuses, se réchauffer auprès de ceux qui les savent chérir.

Dans les villes très vivantes, il importe de choisir ces moments qui annoncent et préparent la ténèbre, pour aller chercher au milieu du tumulte les pâles fantômes du passé, dont la théorie vagabonde semble, pendant ces brèves mi-

nutes, arrêter sa course et venir se reposer auprès des lieux jadis chéris ou détestés.

C'est ainsi qu'après avoir erré une journée entière dans Amsterdam, par les voies bruyantes et les quais affairés, je me réfugiai, au soir tombant, près des majestueux et silencieux canaux des Seigneurs et des Princes. J'en suivis les bords tranquilles, longeant leurs eaux immobiles et sombres, où, de loin en loin, s'attardent des bateaux plats qui semblent délaissés et dont, dans le lointain, les silhouettes évoquent de grandes gondoles abandonnées. Flots moirés, profonds, dans lesquels se reflètent de hautes demeures de marchands, miroirs calmes et tristes, contrastant avec les autres canaux populeux, encombrés de flottilles mercantiles, aux ondes troublées par les gouvernails que manient de rudes bateliers. Ils entourent et limitent de leurs lignes froides quelques îlots de maisons endormis au milieu de la ville tapageuse, et sitôt qu'on les a quittés, on retombe dans la foule agitée qui bruit le long du vieil Amstel.

Au delà du fleuve me portaient ma rêverie et mes désirs, et après avoir franchi le damier des rues qui précèdent Waterlooplein, je me trouvai dans le quartier juif. Là où vinrent, au xvi^e siècle, s'établir les fugitifs chassés d'Espagne, le premier et infime petit groupe d'exilés, grouille maintenant une population nombreuse. Les descendants des colons primitifs de la « Nouvelle Jérusalem » que célébraient il y a trois cents ans les chroniqueurs et les écrivains juifs n'ont pas encore quitté ce Ghetto que fondèrent leurs ancêtres ; tout nouvel arrivant vint pendant des siècles établir son foyer à cette place même et seulement les riches Juifs l'ont maintenant délaissée. Là encore on trouve le vrai Juif, le Juif qui croit à sa race, à son peuple, à la puissance de ses rites, à la vitalité de ses coutumes, celui qui veut conserver ses habitudes et ses mœurs. Il est là chez lui, dans ces ruelles tortueuses, au sol boueux, aux murs noirs, dont la saleté contraste avec la propreté de la ville. Aux frontons des maisons sont placées les enseignes ornées de caractères hébraïques ; des échoppes sont creusées dans des caves humides et répugnantes ; des étals débordent sur la chaussée,

chargés du bric-à-brac habituel des mercantis. Comme l'heure est tardive, les rues sans trottoirs sont encombrées par la foule des ouvriers en diamant, des tailleurs de pierres précieuses, tous Juifs, qui quittent l'atelier et rentrent au logis. C'est le spectacle ordinaire des fins de journée dans un faubourg, un faubourg auquel quelques vieux Juifs et quelques jeunes filles donnent un aspect exotique et oriental.

A l'entrée ouest de ce Ghetto, sur une place, s'élève un grand bâtiment de briques rouges; c'est la plus vieille synagogue d'Amsterdam, la synagogue portugaise, qu'on a prétendu bâtir, disent les traditions, sur le plan du temple de Jérusalem. J'en ai traversé la cour encombrée par une horde hideuse et misérable de faméliques, tristes hères que le vent des persécutions chasse de Russie ou de Pologne, et dont le troupeau assaille le visiteur que les clameurs jargonnan-tes étourdissent et surprennent. Après leur avoir échappé, je suis entré dans la synagogue encore déserte, et j'ai contemplé son décor. Rien n'est attachant, là: des boiseries froides, d'immobiles rangées de bancs qu'éclairaient des porte-chaudelles de cuivre plantés de distance en distance sur les dossiers mêmes, l'estrade entourée d'une grille où se place l'officiant, et à l'orient, dans le fond de l'édifice, l'arche, très haute, en bois des îles, où sont enfermés les rouleaux de la loi: l'habituelle maison de prière juive, dans laquelle le fidèle vit familièrement avec un dieu jadis redoutable, et vient, à heure fixe, causer de ses affaires avec Jéhovah ou avec ses voisins. Elle n'est point attirante, elle ne sait pas captiver, et j'en fusse sorti sans avoir rien senti vivre autour de moi, si, soudain, sur une plaque de marbre blanc, qui rappelait la fondation de la synagogue, en 1670, je n'eusse lu un nom, parmi ceux des donateurs, le nom d'Espinoza, un parent, sans doute, du grand Baruch.

Je vis alors que c'était l'ombre du philosophe qui m'avait guidé ce soir-là, et je ressortis pour aller par les ruelles et les petites places vivre avec lui quelques heures encore. Il était né là, dans une de ces maisons qui s'élevaient sur le Burgwal, près de la primitive synagogue maintenant dé-

truite: les petites briques rouges du temple portugais étaient ses contemporaines. Il avait erré, lui aussi, dans ces voies dont la turbulence lui donna le goût de la solitude; il avait écouté là la parole des rabbins, et c'est en entendant célébrer le Dieu un qu'il avait conçu la substance unique. C'est peut-être près de ce carrefour obscur que se cacha, un soir, l'homme dont le poignard le menaça, lui qui put dire, comme saint Paul: « J'ai été en danger de la part de ceux de ma nation. » C'est au spectacle des agitations intéressées, dans la cohue du négoce, qu'il comprit la beauté du désintéressement et qu'il acquit la haine de l'argent. Il me sembla le voir marcher devant moi, avec ses longs cheveux noirs et bouclés, son visage émacié et mélancolique, au teint brun, aux yeux profonds et tristes, le doux philosophe qui, en butte à toutes les colères, ne connut jamais que la douceur du pardon. Je ne compris jamais mieux qu'il n'était pas mort et qu'il ne pouvait mourir cet héroïque petit Juif qui avait, par la seule puissance de sa pensée, rompu les barrières derrière lesquelles sa naissance l'avait parqué. Il nous a laissé en exemple sa vie parfaite; il a nourri des générations du pain de ses idées. Comme je le sentais plus près de moi, plus existant que ce peuple de marchands! C'était son âme qui animait ce coin de terre, et c'est par lui que vivait ce sol chancelant. Il a passé là, me dis-je, il y a vécu, il y a souffert, il a fui un soir, après les anathèmes, pour aller vivre dans la paix et la méditation, pauvre et captivé seulement par le songe de l'essence éternelle, et au milieu de tous les êtres transitoires qui me coudoient et me pressent, c'est cette ombre seule qui est réelle et qui vit, car cette ombre représente un monde.

II

Il est des villes que seules animent les voix du Passé, on les dirait mortes au Présent: toute contemporanéité leur

paraît étrangère, ou, du moins, elles rattachent à tel point le moment qui passe à ceux qui ont disparu, que l'un participe de l'apparente vie des autres et qu'il est entraîné dans un lointain vague que des brumes estompent et dissimulent. Bruges est parmi ces cités ; elle est doucement endormie au bord de ses canaux, à l'ombre de ses tours et de ses églises, toute pelotonnée autour de son beffroi, dont le carillon lui sonne des heures qu'elle ne sait plus vivre.

Elle a l'air défunte ainsi, parée d'atours anciens, de frivoles dentelles que le temps a rendues graves, caressée par le vent joyeux de la mer qui s'attriste en passant les portes ruinées et court sur les eaux mornes et noires dans lesquelles les nénuphars ont l'air effeuillés ; le vent qui enroule, semble-t-il, les feuilles, chasse les fluviatiles mousses sédentaires, ébouriffe les plumes blanches des cygnes et refoule le flot en petites vaguelettes, comme s'il en soulevait le lourd manteau.

En réalité, elle paraît bien morte, morte au rire, morte aux splendeurs anciennes, mais, comme ses pareilles, elle permet ce plaisir délicieux et inexprimable de la faire revivre, de l'animer de nouveau, de la peupler de rires et de chants, de cortèges et de cavalcades ; plaisir comparable à celui que devaient éprouver les princes légendaires quand ils éveillaient les jeunes vierges endormies depuis des siècles dans de vieux châteaux délaissés. Pour connaître cette joie, il suffit de parcourir Bruges, de marcher lentement à travers les rues que l'herbe a verdies, de s'asseoir près des clochers, de hanter les nefs et les cryptes, de s'accouder aux sépultures qui portent les noms du Téméraire et de Marie, et de méditer dans les chapelles souterraines.

Mais il existe un coin précieux où l'on peut sentir et entendre tout l'autrefois, un coin où bat le faible cœur de Bruges. C'est cette petite place où s'érigent le Saint-Sang et l'Hôtel de ville, et qui fut le berceau de la cité, le lieu où naquit le burg primitif. De cette place on voit la tour du beffroi, et tout Bruges est là. C'est le Bruges mystique, austèrement religieux, frustement pieux, comme l'unique, grossière et rudimentaire sculpture qui orne le fronton intérieur

de la chapelle ruinée et désolée de Beaudoin Bras de Fer, et c'est le Bruges des communiers et des marchands, des métiers rudes et turbulents, des trafiquants opulents et orgueilleux.

Car Bruges ne fut pas seulement la ville des fleurs de rêves, des lis de la foi, des roses de piété, la ville des vierges douces et tristes, des saintes dont les mains s'élèvent en calice, des femmes toujours désolées de la mort sans cesse renouvelée du Christ. Ce fut un port joyeux, plein de chants licencieux sans doute, un port cosmopolite, dans lequel se coudoyaient trente-quatre nations. Les carrefours, mornes aujourd'hui, furent animés par la gaité grossière de matelots en goguette, ivres de bière et courant les filles, envahissant les tavernes qui s'endorment désormais, car les buveurs y parlent bas et leur voix a de l'écho sous les voûtes.

Quand la Reye, libre et bruyante, apportait le souffle de la mer jusqu'à la grand'place, maintenant déserte, Bruges était un caravansérail de peuples et dans ses entrepôts s'entassaient les richesses de l'Occident et de l'Orient. Ses quais étaient fréquentés par les Suédois et les Russes, les Arméniens et les Tartares, les Marocains et les Jérusalémites. Sous les voûtes de la Waterhalle, tous les idiomes retentissaient ; on y trafiquait en toutes les langues et, comme toutes les Babels de peuples, comme toutes les internationales cités du négoce, Bruges dut être extrêmement dissolue. Nous savons qu'elle était fastueuse, car les légendes restent de ces Brugeoises qui excitèrent la jalousie de Jeanne de Navarre. C'était aussi une ville d'orgueilleux et durs marchands et, dans les portraits peints par Gérard David et par Pierre Pourbus, on les retrouve.

Au Saint-Sang, on les voit tels qu'ils durent être, ces membres de la Confrérie qu'a perpétués Pourbus. Ils ont bien la face sèche et rogue d'hommes qui tenaient pour vilains tous ceux qui faisaient œuvre de leurs mains, en même temps ils ont l'air satisfait de gens dont la caisse est pleine, dont les magasins regorgent et pour qui les métiers, le menu peuple travaillent. Maintenant encore, cette expression marque le visage de leurs descendants qui inscrivent sur

leur porte, au-dessous de leur nom, ce simple mot : « koopman » (marchand).

Toutefois, tels qu'ils sont et tels qu'ils furent, ils ne peuvent faire oublier tout ce qui a illuminé Bruges, tout ce qui a été l'art des Van Eyck et des Memling, et c'est dans les tableaux de ces vieux et merveilleux maîtres que se trouve synthétisée la dualité de Bruges.

C'est là qu'est la vie de Bruges. C'est parce qu'elle est tout entière un musée qu'elle n'est pas morte, qu'elle vit au contraire puissamment, supérieurement. C'est une de ces villes incomparables, comme Arles, comme Nuremberg, au milieu desquelles on conçoit que le passé n'est pas toujours un squelette, et c'est là seulement et dans notre esprit qu'il apparaît jeune et vivant parmi nous. Les musées des grandes villes, de Paris, de Munich, de Berlin, de Florence, de Londres, ont l'air de nécropoles ; il faut, dans leurs galeries, faire un puissant effort pour arriver à trouver sous le vernis des toiles, de la chair, du sang, de la passion et de l'intelligence : il faut ressusciter des morts. A Bruges, ce n'est pas cela. L'ambiance nous prépare à cette confrontation avec l'autrefois, elle nous amène à nous pénétrer de lui ; à notre âme d'aujourd'hui, elle superpose une autre âme et nous sommes alors dans cet admirable état qui nous permet de relier l'heure présente et l'heure enfuie, de les goûter chacune simultanément dans leurs différences et surtout dans leurs analogies. Chose précieuse ! car cette analogie d'hier avec aujourd'hui c'est le souffle même qui le conserve vivant.

Allons donc voir Van Eyck et Hans Memling. Nous les avons connus au Louvre, à la Pinacothèque de Munich, au musée de Berlin, mais jamais, nulle part sans doute, nous ne les sentirons comme là, dans ces petites salles de l'hôpital Saint-Jean et du musée. Et c'est moins Van Eyck que Memling qui nous est cher, car ce dernier nous apparaît plus parfaitement, son exemple est plus beau, plus complet, et c'est chez lui que nous saisissons le mieux cette dualité de Bruges dont nous parlions tout à l'heure.

Cet Allemand, qui était né sans doute à Mimlingen, près

de Mayence, synthétise le Brugeois, il représente excellemment l'âme de la cité, cette âme qui est pareille aux dyptiques de son peintre, et s'il l'incarne à ce point, c'est qu'il n'était pas né là. Bruges n'était pas sa patrie, mais c'était celle qu'il avait élue, parce que ses sentiments, ses pensées, s'harmonisaient avec elle ; il l'avait choisie et ce fut aussi véritablement son pays, le pays qui ne lui était imposé ni par les traditions, ni par les habitudes, ni par les préjugés, le pays de sa libre élection. Ainsi, c'est Maître Hans, l'Allemand, qui est le Brugeois par excellence ; ironie faite pour déconcerter les nationalistes et les patriotes étroits, c'est cet étranger qui a le mieux saisi l'esprit de cette ville, où rien ne l'attachait, ni famille, ni éducation, ni coutume, ni ataviques sentiments. C'est lui qui doit être notre guide, et c'est lui que nous devons suivre pour comprendre les vivants et les morts qui sont leurs pères.

Là, dans cet hôpital Saint-Jean, où, sous les arceaux bas errent des êtres exsangues : malades ou religieuses, comme on comprend la Bruges mystique et la Bruges marchande ! Ce sont ici les vierges élancées et penchées comme des fleurs trop lourdes : c'est la Catherine surprise et ravie, c'est Ursule prête au martyre, c'est l'Hérodiade naïve, souriante, étonnée et satisfaite à la fois qui figure sur le volet de droite du *Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*, une Hérodiade douce et un peu perverse, dont les yeux s'étonnent du crime que sa bouche ordonna, et c'est Marie pleurante au pied du Calvaire, et Madeleine aux yeux gonflés, à la gorge tressautant. Toute la fleur du rêve religieux et candide reflorit dans ce petit salon rectangulaire où l'on regrette de voir un Van Dyck au-dessus de la cheminée de bois sculpté.

Mais à côté des saintes et des légendaires héroïnes, à droite et à gauche, sur les dyptiques et les tryptiques, voilà les donataires : les autoritaires, les hiérarchiques marchands. Ils sont vivants, sur le bois que le temps a fendillé ; nous les avons vus tout à l'heure en errant par les rues, ils étaient encore sur le seuil des portes ; nous les retrouvons ici, et nous savons les entendre, même maintenant que la mer, en

retirant ses vagues qui entraient dans la ville par le doux Minnewater, a laissé la mort sur les rives qu'elle vivifia. Sur les deux volets qui représentent à droite la Vierge et l'Enfant, à gauche l'échevin Martin van Nieuwenhoven, on voit s'accorder la foi mystique et l'utilitarisme marchand. Martin devait être un commerçant avisé, mais il savait concilier sa pratique des affaires avec son ardeur dévote, et sur les profits conquis sur les humbles ou sur les rivaux, il prélevait la dime qui devait lui garder les faveurs du ciel. Ses descendants pensent encore ainsi, ils n'ont pas changé depuis quatre cents ans, mais ils n'ont pas plus de réalité que dans les tableaux de Maître Hans; et c'est tout ce qu'il y a de vivant dans la peinture de Memling qui nous rapproche de la cité défunte, car le passé ne nous plaît que lorsque nous le sentons palpiter autour de nous, et il ne consent à nous effleurer de son aile que lorsque nous savons l'aimer.

III

Certaines aventures d'âmes ne valent que par le décor où on les situe. Elles sont commentées, sinon nécessitées, par le milieu dans lequel elles se déroulèrent et dont on ne peut les isoler ou tout au moins les rendre moins parfaites: c'est pour cela qu'avant de dire l'histoire de Gros de Quèllène, il faut évoquer le lieu où il vécut.

Quand on sort de Bruges, par les vieux bassins où dorment quelques bateaux à fond plat et à carène verdie, si l'on suit le canal qui prend à la porte de Damme, on arrive — après trois heures de marche, pendant lesquelles on suit la berge au travers des pâturages qui s'étendent à droite et à gauche — à une cité perdue au milieu des prairies, une cité de silence et de mort: c'est Sluys, l'Ecluse, un cadavre de ville étendu dans les polders. Peu d'endroits au monde donnent à ce point l'impression de la désuétude, de l'abandon.

Les ondes du canal viennent expirer dans le cul-de-sac d'un quai désert autour duquel se tassent les maisons paisibles ; nul bruit ne s'entend, sinon la cloche du petit chemin de fer qui s'en va vers Breskens ; et l'odeur fade de l'eau croupissante ajoute encore à cette illusion qu'on est dans une ville privée de vie. Toutefois, on ne se sent pas là envahi de cette tristesse qui nous point lorsque, après avoir délaissé les ruelles de ce bourg défunt, on vient errer sur les hauts talus verts qui de toute part l'entourent. Ce furent autrefois les remparts de l'Écluse, et on les voit étendre leurs fossés, leurs contrescarpes, leurs circonvallations, où désormais paissent les vaches, et l'angoisse étreint le cœur à la pensée de ce que fut ce village momifié. La mer, jadis, venait battre ces murailles ; c'étaient les flots du Zwyn qui s'étendaient là ; le quai désert était un port magnifique, où les vaisseaux des nations venaient porter les épices, les draps d'or, les métaux rares et les pelleteries qu'on entassait dans les entrepôts sur lesquels brillait l'aigle du Komtoor de Bruges. Là, dans les prairies actuelles, des batailles se livrèrent, des navires entre-choquèrent leurs flancs, et si l'on creusait profondément ce sol, sans doute trouverait-on, enfouies, des proues ornées. Un jour les vagues vivantes se sont retirées ; on ne les voit plus désormais que du haut du grand moulin ou de la tour ; elles désertent au loin, où l'on aperçoit une ligne argentée que coupe une tache brune : la Zélande, et la terre qu'elles vivifiaient n'a plus de souffle. Mais elle a mis d'assez longues années à agoniser, des années pendant lesquelles la mer a combattu les sables qu'elle apportait. J'ai retrouvé l'histoire de quelqu'un qui vivait à l'époque de cette agonie, et son souvenir dans cette décrépitude a été plus violent que le spectacle de l'abandon présent.

Il s'appelait Gros de Quellène. Il fut témoin des affres de l'océan, il assista à ses convulsions, il y acquit un goût profond, malheureux et inévitable de cette mort dont il voyait la constante image sous ses yeux.

C'était un seigneur d'humeur douce, triste et inquiète ; il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse et n'était revenu à l'Écluse, où il était né, qu'après la trentaine sonnée. Il y

avait vécu quelques années assez retiré, s'adonnant à la musique, se plaisant à des chansons italiennes, car il savait cette langue parfaitement et composait même des sonnets ; il aimait fort les tableaux et plusieurs des meilleurs peintres des Flandres travaillaient pour lui. Vers quarante ans, il se maria. On ne sut pourquoi, et cela surprit tout le monde. On le croyait peu enclin aux choses de l'amour et quelques jeunes hommes disaient même, assez méchamment d'ailleurs et sans preuves, qu'il n'avait pas de sens. Il épousa la fille d'un marchand de Bruges, qui était fort riche ; elle s'appelait Françoise Ondvelde et avait une réputation de beauté dans le pays. C'était à la vérité une très belle personne, grande et forte, une Flamande robuste, aux appas un peu lourds. Mariés, ils vécurent heureusement, sans se témoigner mutuellement une passion qui sortit de l'ordinaire. Il ne semblait pas épris d'elle et elle ne paraissait pas éprise de lui ; elle était une épouse loyale, attachée à son devoir, non parce qu'elle ne mettait rien au-dessus, mais parce qu'on lui avait appris ce qu'il exigeait d'elle. Quant à Gros, il ne fut pas un mari discourtois ni trompeur ; il était, disait Françoise, très bon pour elle, mais il exigeait que jamais elle ne le laissât seul. Après trois ans de mariage, Françoise mourut en accouchant d'un enfant mort. Gros de Quellène s'en montra extrêmement contrit, et il mena un deuil des plus stricts. Cependant, un an après la mort de Françoise, on apprit, non sans un nouvel étonnement, qu'il se remariait. Il épousa cette fois une jeune fille de l'Ecluse, du nom de Catherine Ostade.

Catherine Ostade était l'antithèse vivante de Françoise : elle était petite, mince, l'air fragile et maladif ; elle avait le front bombé, les yeux à fleur de tête, les mains et les bras très longs, les oreilles grandes et un peu écartées de la tête. Son humeur était taciturne, elle hantait les églises et priaït beaucoup. Elle avait accepté d'être la femme de Quellène parce qu'elle le savait mélancolique et sombre de caractère. Durant les premiers mois de son union, elle goûta une douce et profonde paix ; elle vivait, femme, comme elle avait vécu jeune fille, et son époux ne contrariait ni ses goûts ni ses

habitudes. Cette existence heureuse semblait devoir n'être jamais troublée, et elle ne l'eût point été si une étrange maladie n'avait saisi Gros de Quellène.

Lui qui avait toujours vécu en reclus délaissa soudain sa demeure. Il la quittait dès l'aube et ne rentrait que fort avant dans la nuit. Il sortait de la ville et allait vers la mer, à travers les sables qui s'accumulaient, étouffant le port. Quand il était arrivé près des écumes mêmes, il se couchait sur la grève, l'oreille collée au sol, et là il demeurait tout le jour, soliloquant parfois et le plus souvent écoutant, muet, des bruits qui pour lui parcouraient la plage. Sa femme voulut le suivre et, le prenant en pitié, lui demanda à s'asseoir près de lui et à ne le pas abandonner. Pour la première fois depuis qu'il l'avait épousée, il entra en fureur et il la chassa, disant que sa présence, l'empêchait d'entendre les derniers souffles du Zwyn qui se mourait. Catherine s'éloigna, mais elle surveillait de loin le malheureux, car elle craignait que sa folie ne l'entraînât à quelque extrémité. Il ne voulait pourtant pas se tuer, et elle le vit bien, car une singulière passion l'envahissait. Il se disait épris de la mer, et il errait sur les rives en déclamant les sonnets qu'autrefois il se plaisait à faire. Souvent il s'interrompait de lui parler en vers et il lui tenait de longs discours. Il disait qu'il aimait la mer parce qu'elle n'était plus puissante et redoutable, qu'il la chérissait pour ses affres, pour son agonie, qu'il l'adorait pour ce parfum de mort qu'elle répandait sur les champs et sur la ville, ce parfum âcre, terrible, qui saisissait la chair jusqu'à la moelle des os; pour cette pénétrante et flottante odeur de désuétude que les embruns jetaient sur le sable, ce sable qui tressaillait comme un corps mourant.

Et sa démençe s'augmentait de ses discours. Bientôt cette mer prit pour lui une forme connue; en l'évoquant comme une morte, il vit surgir devant lui celle qui avait eu sa première tendresse, et c'est sous les traits de Françoise Ondvelde que la mourante mer lui apparut. Dès lors il se prit à aimer passionnément celle qu'il n'avait pas pleurée si vivement au jour où elle disparut. La mort, à cette heure, la para de mille attrait qu'il ne lui avait pas connus; il la

recréa selon un rêve nouveau, un rêve merveilleux qui était né des profondeurs de cet océan décomposé dont il hantait depuis des mois les rivages, et de nouveau il vint se cloître dans la solitude de sa demeure, emportant son amour avec lui.

Il vécut ainsi dix ans, seul avec la morte que sa mystérieuse folie avait ressuscitée. Jamais il ne voulut plus voir sa femme. Le visage de Catherine lui faisait horreur, sa voix chassait la chimère avec laquelle il voulait vivre et qu'il gardait jalousement. Malgré tout Catherine ne l'abandonna pas ; elle ne voulut pas livrer sa démence à la brutalité de serviteurs qui n'en auraient pas compris la beauté. Elle resta près de lui sans se montrer, et quand il mourut elle respecta son dernier vœu : celui d'être enseveli auprès de François.

Ainsi, au milieu de ces ruines, dans ces champs que parfume le sel, et qui semblent incapables de ranimer même un songe, j'ai pu cependant vivre avec des êtres disparus. J'ai fait miennes leurs peines, leurs souffrances et leurs joies. J'ai conçu que de semblables esprits pouvaient vivre encore aujourd'hui, éprouver les mêmes sentiments, gémir des mêmes impuissances, et que ce drame pourrait se jouer dans une cité contemporaine que cette grande inconstante, la mer, aurait résolu de délaisser. Ah ! c'est parce qu'il a de vivant que le passé nous saisit ; ce qui de lui est mort : ses lois, ses coutumes, ses mœurs, nous intéresse peut-être, mais ne peut nous séduire, et il nous faut pour cela connaître sa pensée et sa passion.

IV

J'ai voulu voir la mer vivante et je suis venu dans un village que ne hante nul souvenir. Je suis arrivé hier, à la nuit. Ce matin, de ma chambre d'auberge, je l'entends, elle,

la grande mer dont la voix profonde s'épand au-delà des grèves, et je vais vers elle à travers champs.

En quittant Brugas, dont les canaux étreignent une eau agonisante qui semble verdie par la mort de ses propres molécules, après m'être reposé dans les prairies de l'Écluse, j'avais le désir de la voir, la révoltée éternelle qui n'apaise jamais ses libres houles, dont l'appel s'élève au-dessus des clameurs humaines, pour nous arracher aux chaînes séculaires et nous conduire là où nul ne saura nous lier.

Cependant, maintenant que je la sens proche, que j'entends sa parole, que je perçois ses conseils et que je devine ses mystérieuses et austères leçons, je m'attarde, par le plus long chemin, pour me préparer sans doute à la voir, pour me recueillir et venir peser mes pensées devant celle qui fut la génératrice des multiples formes, la matrice des êtres et l'aïeule de l'homme.

J'ai pris, derrière le village, un sentier passant près de l'église que des tombes paisibles entourent et gardent. Il suit une petite crête verdoyante; à sa gauche, s'étendent les plaines, à sa droite les dunes, et plus loin, à l'horizon, des prairies et le clocher de Sluys. Mais bientôt le sentier s'enfonce légèrement, et je n'ai plus autour de moi que la plaine et les dunes, le romantique et vivant contraste de la joie des kermesses se confondant avec la mélancolie des solitudes.

C'est l'attrait de cette terre, et j'y songe tout en marchant. Tout à l'heure, au revers d'un talus, j'ai vu une petite fille au front bombé, à l'œil vague et voilé, et maintenant ce sont de robustes Flamandes, coupant le blé, qui me saluent lorsque je passe, et de ne pas comprendre leurs paroles m'agré, car je les imagine tout autres qu'elles ne doivent être. La petite fille et les femmes dont j'entends la grinçante faucille qui couche les épis, c'est la double image de cette race et de ce pays.

Beaucoup ont cherché l'esprit qui anime les sols différents et l'âme qui les hante; ils ont tenté de trouver l'unique souffle qui les vivifie et les soulève, et ils se sont trompés dans cette recherche de l'unité. L'homme est double, il est

multiple même ; mais il n'est pas seul ainsi ; tout coin du monde est multiforme, il est parcouru par des esprits dissimilaires, et les enfants de chaque terre s'orientent suivant leur nature ; ils écoutent les voix que leurs oreilles peuvent spécialement ouïr, et ainsi s'opposent-ils d'une façon simple, permettant de les diviser en des catégories nettes qui correspondent aux âmes diverses du pays natal.

Ici, je ne discerne maintenant que les deux pôles, la division dualiste et grossière : les champs plantureux que couvre la moisson, les pâturages à l'herbe épaisse, opposés aux dunes stériles. Je longe d'abord les glèbes et les prés dont une lumière mouillée et blondissante enveloppe les couleurs profondes et grasses. Tout semble regorger d'eau ; l'œil se repose sur les pâturages que coupent çà et là des bouquets d'arbres flexibles, des maisons à toit rouge, badigeonnées parfois de rose pâle ou de bleu léger ; de distance en distance, s'érige un moulin dont les ailes tournent silencieusement. C'est un paysage de joie forte, tranquille, donnant le désir de s'abandonner aux sensations qui assaillent comme une lame large et paisible, un paysage enjoleur et endormeur, dans lequel on conçoit des cortèges réjouis et chantants et des tables sous les feuillées. Pour m'imprégner de ce bien-être, je m'arrête près d'une ferme, dont le jardin se fleurit d'une armée de tournesols orgueilleux : des vaches sont couchées, là, près de la route, elles ruminent et de temps en temps elles lèvent leur muse pour sentir l'embrun de la mer ; le parfum des écumes flotte dans l'air ; c'est lui qui m'arrache à la torpeur envahissante ; j'abandonne la plaine, et c'est à travers les dunes que je vais maintenant.

Elles étendent leurs mamelons gris et sales, dont les formes sont souples comme la forme des corps. Çà et là, des plaques d'une herbe longue et grêle tachent leurs flancs, un gazon ras et velouté dessine des vallonnements minuscules ; mais cependant, malgré les herbes, malgré le gazon, malgré quelques buissons broussailleux, elles paraissent nues, et c'est de cette nudité que leur mélancolie est faite.

Mes pieds s'enfoncent dans le sable qui est tiède, et j'erre au hasard, allant droit devant moi, vers la mer qui, toujours,

appelle. Autour de moi, je ne vois plus rien ; c'est la solitude puissante, et je me sens seul. Alors, je m'adosse à un monticule et j'écoute, car c'est maintenant, quand le sable vous entoure, qu'on entend le maître et le roi de la dune : le vent. Il vient du large, où il gronde, et il s'est divisé ; il entoure chaque monticule, il les enlace tous ; ses mille bouches les embrassent, il les dénude même et, parfois, il les couvre ; il s'insinue entre les brins d'herbe, de ses milliers de lèvres il siffle, un sifflement long, intense, que coupe souvent un claquement sourd. Puis, quand il a ainsi visité son domaine, il s'élève au-dessus de lui, il le parcourt à grands coups d'ailes, il plane haut ; ses harmonies se renforcent, s'aggravent et, soudain, il s'abat brusquement, pour permettre à la chanson des écumes de venir jusqu'à moi.

Et ainsi, j'emploierais des heures, si là, devant moi, après la dune, je ne sentais la mer, et j'échappe au vent, à l'attrait de la divine tristesse, je gravis le dernier rempart. Je suis debout sur le sommet : le sable d'un blanc très doux dévale comme un moelleux tapis de feutre vers la plage, et c'est, en face, à l'infini, majestueuse, puissante, redoutable et bienveillante, la mer du Nord qui, ce matin, s'est faite câline et tendre. Une paix immense, profonde et douce m'envahit. De la hauteur où je suis, sourd à toute parole qui n'est pas celle des eaux, il me semble que je vais m'anéantir en elle. Je songe aux jours écoulés, aux ombres avec lesquelles je viens de vivre et je crois être leur contemporain. Voilà l'éternelle mer : qu'est-ce que hier, qu'est-ce que aujourd'hui quand on les compare devant elle, est-ce que tout ne se rejoint pas pour se fondre et pour s'unir ? Le passé et le présent ? Une voix qui sort des écumes me dit qu'ils sont un point unique et vivant de l'éternité.

Bernard Lazare.



Frontispice de Naoul Barré.

La colonie canadienne de Paris va perdre un de ses membres les plus sympathiques, en la personne de notre collaborateur, M. Raoul Barré,

le dessinateur tant aimé de nos lecteurs.

M. Barré s'en retourne au Canada, regretté de tous ses amis de Paris où il a remporté des succès vraiment mérités.

Durant les quelques années qu'il a passées ici, M. Barré s'est créé un nom dans la patrie des arts, ce qui est un grand honneur pour notre pays.

Notre artiste et cher collaborateur, a qui l'avenir le plus brillant est réservé, continuera de faire des illustrations pour la *Revue des Deux Frances* où il ne compte que des amis dévoués et des admirateurs sincères.

*
* *

Le docteur J. A. Charest est arrivé à Paris, où il compte demeurer pendant une couple d'années.

Le docteur Charest étudie la médecine générale.

Il fait, actuellement, un stage à l'hôpital Necker.

*
* *

On nous annonce, comme très prochaine, l'arrivée à Paris de l'honorable ministre de la colonisation, M. Adélar Turgeon, dont nous publierons la biographie, avec portrait, dans notre prochain numéro.

*
* *

M. Elliott Fraser, de Fraserville, vient d'arriver à Paris où il compte séjourner quelques mois.

*
* *

Le Congrès annuel de la Société centrale des Architectes Français vient de décerner le prix Chapelain (grande médaille d'argent), à notre compatriote M. J. O. Marchand, architecte.

Ce prix est toujours accordé à l'élève qui, pendant l'année scolaire, a remporté le plus grand nombre de mentions aux quatre cours des trois arts.

M. Marchand a le droit d'être très fier d'une si haute distinction, et nous l'en félicitons.

*
* *

Canadiens et Américains inscrits à la *Revue des Deux Frances*, en Juin :

M. Henri Hains, Montréal ; 7, rue Thimonier.

M. Arthur Bernier, Montréal ; 2, rue Péronnet.

M. John Macpharson, Chicago ; hôtel Bellevue.

M. F. A. Mecguire, Boston ; hôtel Bellevue.

M. T. Brosseau, Montréal ; hôtel Continental.

M. J. O. Marchand, Montréal ; 60, rue Vaugirard.

M. J. E. Smith, New-York ; hôtel Continental.

Mme J. E. Smith, New-York ; hôtel Continental.

M. John Burland, Toronto ; Grand Hôtel.

Miss E. Burland, Toronto ; Grand Hôtel.

Rév. A. O. Charbonneau, C. S. V., Montréal ; 37, rue des Marguettes.

Le chanoine L. C. Cousineau, Montréal ; 59, rue des Saints-Pères.

Le docteur J. A. Charest, Montréal ; 6, rue Gay-Lussac.

*
* *

En réponse à la petite note que nous avons publiée dans le numéro de Juin de la *Revue*, M. l'abbé Prudhomme, du presbytère de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, 39, boulevard Saint-Germain, nous écrit qu'en effet, il prend chaque année, sous ses soins, quelques jeunes étrangers, dont il se charge de l'instruction.

M. l'abbé Prudhomme place ces jeunes gens dans une très honorable famille où ils ont chambre et pension à de bonnes conditions, ou il les garde au presbytère même.

*
* *

La Fête Nationale

Notre vieux patron, Saint-Jean-Baptiste, a été dignement et magnifiquement fêté à Paris.

Le matin, messe en musique à la chapelle des Oblats, rue de Saint-Petersbourg où le Rév. Père Antoine a parlé de la patrie lointaine, de la Fête Nationale à laquelle tous les Canadiens s'associent toujours à quelque distance qu'ils soient du Canada; et les conseils qu'il a donnés ont été religieusement écoutés.

Après la messe, grand déjeuner à l'Hôtel Terminus où M. Hector Fabre, commissaire-général du Canada avait invité tous les Canadiens de Paris.

Au dessert, avant les chansons canadiennes de MM. Suzor-Côté et Raoul de Lacroix, M. Hector Fabre avait dit quelques mots aimables en présentant la santé de Sa Majesté la Reine Victoria associée à celle de M. le Président de la République française.

Le Rév. Père Lajoie fit une courte improvisation, très heureuse et très patriotique.

Assistaient à ce déjeuner : M. Hector Fabre, commissaire général du Canada à Paris; les Rév. Pères Lajoie, le chanoine Cousineau, l'abbé Lonergan, le Rév. Père Corcoran, MM. Paul Fabre, secrétaire du commissariat canadien, Charles de Martigny, W. Knappe du *New-York Herald*, R. de Lacroix, D. Downie, les docteurs L.-P. de Grandpré,

J.-H. Chalifoux, G. Aubry, François de Martigny, E. Saint-Jacques, Arthur Bernier, J.-E. Paradis, le professeur Ch. Dion, L.-Théo. Dubé, A. Suzor-Côté, Raoul Barré, J. Paradis, Henri Hains, J.-A. Roby, A. Bolté, M. Saint-Pierre, O. Soulière, Paul de Martigny, E.-H. Robinson, J.-A. Saint-Julien, M. F. Murphy, le docteur Normandin, G.-A. Richard, le docteur A. Laramée, le docteur Rykert, R. Brunet, etc.

*
* *

La Fête Nationale s'est terminée par un très joli concert donné par Mlle Victoria Cartier, dans la salle de l'Institution des Jeunes Aveugles. — Le produit du concert était une première souscription pour l'érection, à Saint-Malo, de la statue de Jacques Cartier, l'illustre capitaine qui découvrit notre beau Canada.

Mlle Cartier a donné ce concert, sous le patronage de MM. Hector Fabre, commissaire-général du Canada, Louis Herbette, conseiller d'Etat, et G. Martin, directeur de l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles, avec le concours bienveillant de Mme Jane Arger, et de MM. Eugène Gigout, organiste de Saint-Augustin, directeur-fondateur de l'École d'Orgue et d'Improvisation, Jules Delsart, professeur au Conservatoire et Lucien Berton, des Concerts Colonne.

Enfin, le couronnement du concert a été la Rapsodie sur des airs canadiens du professeur Gigout. Cette œuvre avait été dédiée à Mlle Cartier par l'auteur, et se composait de : « Un Canadien errant, » — Digue dindaine » — « A Saint-Malo » — « Vive la Canadienne » — O Canadiens ! Rallions-nous..... »

Puis, sur une très aimable invitation de M. Edouard Richard, ancien député, M. Louis Herbette fit un de ces très spirituels et jolis discours dont il a le secret. Il sut captiver l'auditoire dont les bravos venaient du cœur.

Quand M. Herbette parle du Canada ou des Canadiens, il le fait toujours d'une façon qui nous est particulièrement sensible, et d'autant plus que ses accents sont aussi sincères qu'éloquents.

LE LION AMOUREUX

Le cœur est toujours le point faible des héros. Hercule jadis fila aux pieds d'Omphale. Achille se retira dans sa tente et laissa Hector triompher des Grecs par regret de la belle Briséis. Une passion a quelquefois suffi pour arrêter les plus brillantes destinées. C'est la vieille histoire de Samson et de Dalila, — ou encore du lion amoureux.

Aussi était-il intéressant de voir ce qu'a été en amour Napoléon, le Héros des temps modernes. L'infatigable continuité de son ambition ne s'est-elle pas quelquefois entremêlée de quelque aventure romanesque ou galante ? Le tempérament ardent du Corse ne demandait-il pas aussi parfois à la passion ce que la gloire ne suffisait pas à lui donner ? M. Frédéric Masson, l'historien fidèle du grand Empereur, a répondu à cette question par un livre sur *Napoléon et les Femmes*, rempli d'anecdotes curieuses comme aussi d'instructifs documents.

Quel genre de relations avec les femmes pouvait avoir le Corse violent, le *condottiere* brutal que nous ont présenté, — avec juste raison, — quelques historiens ? Ne conserverait-il pas les procédés de la caserne ? Sans doute il n'aura jamais eu d'égards pour ses maîtresses, dira-t-on. Et l'on peut fort bien se l'imaginer tel, d'après certains souvenirs de ses contemporains. La femme parfaite, pour lui, est celle qui lui donne le plus de soldats, — et il le dit crûment,

comme il le pense, devant une société polie et distinguée où se trouvait Mme de Staël. Il ne saura faire à ses dames d'honneur que de maladroites questions ou des compliments à côté, ou que répéter, durant toute une soirée : « Il fait chaud. » De certaine il dira, avec son regard froid et méprisant : « *Elle a les abattis canailles* », ses pieds et ses mains n'étant pas de finesse aristocratique. Enfin à Mademoiselle George, l'illustre actrice, qui lui demandait en grâce son portrait, il tend une pièce de quarante francs en lui disant : « Tenez, on dit qu'elles me ressemblent ».

Il ne faut pas se montrer trop sévère pour ces fautes de tact. Les grands conquérants ne sont pas d'humeur à dire des fadaïses et des galanteries. Au reste il est peu étonnant que l'on retrouve chez ses biographes, tant de ces traits de brutalité ; ce sont ceux dont ils s'emparaient toujours avec le plus de plaisir, par un goût naturel du scandale. De plus Napoléon était de complexion sanguine, et sujet à des colères terribles. Le capitaine Coignet dans ses *Cahiers* raconte qu'il le vit, dans un de ses accès de rage, sauter d'un bond furieux par-dessus son cheval, au lieu de retomber en selle, et frapper de sa cravache l'écuyer placé près de lui.

Mais le même homme qui, dit-on, tua Volney d'un coup de pied dans le ventre, se montrait sentimental en amour. Lui qui jouait avec la vie d'un million de soldats sanglotait en pensant qu'il lui fallait se séparer de Joséphine. Sous sa botte victorieuse il n'a jamais écrasé les cœurs féminins. Et il y a de lui quelques traits d'une douceur vraiment charmante. Celui-ci par exemple : il avait fait venir à sa cour dans l'intention de l'adopter, une parente de Joséphine, Stéphanie de Beauharnais. Cette jeune fille de dix-sept ans, fort jolie, qui mettait la vie et l'animation dans les palais morts, semble avoir un moment attiré le désir de Napoléon. Celui-ci sut pourtant rester paternel. Un jour Stéphanie s'étant, sans réfléchir, assise sans permission devant leurs Altesses les sœurs de l'Empereur, Caroline la fit lever avec des paroles assez dures : la jeune fille éclata en sanglots. Juste à ce moment entre Napoléon. Etonné, il demande la cause de ces larmes, et, oubliant toute étiquette, il s'écrie

alors : « On ne veut pas que tu t'associes sur un pliant ? Eh bien ! viens sur mes genoux ! »

On trouverait encore d'autres traits de ce genre ; ainsi ceux qu'à racontés la petite Elisabeth Balcombe dans ses *Mémoires* qu'on a récemment traduits. Fille d'un fonctionnaire de Sainte-Hélène, la jeune anglaise, quand on amena l'impérial prisonnier, fut ravie de rencontrer en lui, au lieu de l'ogre qu'on lui avait dépeint, un charmant compagnon de jeux. Un jour même, raconte-t-elle, ayant pris une épée en main, elle fit mine de vouloir tuer Napoléon, et lui reculait devant elle en riant : ses gardiens dénaturèrent le fait et dirent, — calomnie vite répandue en Europe, — que la majesté déchue avait appelé au secours contre une petite fille de douze ans.

Enfin voici en amour un Napoléon que l'on ne s'attendait guère à trouver. « Il y a en lui des côtés de mélancolie « insoupçonnés, des goûts d'isolement à deux au milieu de « la foule, un besoin d'amour sentimental qui se fait jour « à mesure qu'il avance en âge..... et que, par l'ascension « continue de sa fortune, il se trouve plus élevé et davantage « perdu, au-dessus des autres têtes (1) ». C'est ce que M. Frédéric Masson a expliqué par le *troubadourisme*, dont on était atteint au commencement du siècle. Napoléon, comme ses contemporains, était nourri de Rousseau. Ses lettres d'amour révèlent un assidu lecteur de la *Nouvelle Héloïse*. En fait, ces tendances romanesques servirent de contrepois à la licence des mœurs qui commença sous le Directoire. Et puis, quoi de plus naturel qu'un peu de sentimentalité chez des soldats qui vont chaque jour risquer leur vie, — et qui ont aussi conscience des grandes choses qu'ils font. Certes, ils connaissent la ripaille après la victoire, Mais ils conservent toujours un peu d'idéal dans leur cœur. C'est ainsi que M. Masson nous montre dans Napoléon quelquefois un grossier soudard, mais parfois aussi « un être dont la nature inquiète, sans cesse altérée d'inconnus,

(1) Frédéric Masson, *Napoléon et les Femmes*, édition Guillaume, p. 167.

« poursuit aussi bien un rêve de bonheur qu'elle poursuit
« un rêve d'ambition (1). »

Napoléon n'a aimé, vraiment aimé que quatre femmes : Joséphine, Madame***, Madame Walewska et Marie-Louise. Pour Joséphine, quoique bien plus âgée que lui, on sait quelle affection il lui a portée. On sait avec quelle générosité il lui a pardonné tant de fautes. Elle est certainement la femme qui l'a le plus passionnément séduit. Cette compagne de sa jeunesse, qui a cru dès la première heure en lui, malgré quelques défaillances, il la regarde comme son *étoile*. Et au moment où le divorce s'impose le plus impérieusement à lui, il faiblit, revient vers elle, le cœur gros de remords, « il la presse dans ses bras, il pleure, il lui jure la « tendresse la plus vive. » Pour venir à bout de sa passion, pour prendre la décision suprême, il lui faut se séparer d'elle, ne pas la revoir de trois mois. Puis, quand tout est fini, que d'attentions ! Joséphine ne sera point déçue, elle conserve le rang et les honneurs d'une impératrice. Napoléon en personne s'occupe des moindres détails de son existence future et tout cela n'est point pour se délivrer d'elle, derniers cadeaux donnés à une maîtresse que l'on quitte avec joie. Non, ses bontés partent d'un cœur encore vraiment épris et qui regrette l'irréparable..

Si, pour Madame*** et la comtesse Walewska, il a eu à montrer un peu sa volonté despotique, s'il ne tint pas, envers la belle Polonaise, la parole qu'il lui avait donnée de relever sa patrie, du moins tout cela est-il effacé par l'attachement qu'il sut inspirer à ces femmes. Car toutes deux comptèrent parmi les derniers, — et rares, — fidèle du grand vaincu.

Quant à Marie-Louise, si elle fut d'abord aimée par orgueil, pour son nom et sa race, elle le fut ensuite pour elle même. Au contraire de Joséphine, — tenue toujours à l'écart des affaires, — Napoléon laissa à sa seconde femme une certaine place dans le gouvernement.... Il l'aime même avec enfantillage : témoins ces bijoux portant des noms

(1) *idem*, *ibidem*.

entrelacés et des dates. Quand, enfermé dans l'île d'Elbe, il demande qu'elle vienne le rejoindre, pour cela, il s'adresse à tous, humiliant même son orgueil devant son beau-père l'Empereur d'Autriche. Enfin, détail touchant dans son ridicule, il fait peindre dans un salon de sa résidence à Porto-Ferrajo « deux pigeons attachés à un même lien dont le nœud se resserre à mesure qu'ils s'éloignent. »

Tel ressort l'Empereur du beau livre de M. Frédéric Masson. Et si peut-être Napoléon amoureux paraît moins héroïque, si certains ne peuvent s'habituer à entendre l'aigle roucouler, si le bronze de la statue perd à avoir un défaut à l'endroit du cœur, encore n'était-il qu'un homme, et ne peut-on regretter de lui voir quelque chose d'humain.

En tout cas jamais il ne s'est montré faible. Jamais aucune des femmes qu'il a aimées n'a pris un véritable ascendant sur lui. Jamais il n'a rien sacrifié à sa passion. Ce n'est pas là le « lion amoureux » de la fable qui se laisse limer les ongles et les dents. Il reste toujours, selon la parole exacte de Carlyle, un homme *pratique*. On ne vit de 1804 à 1815 ni la Dubarry ni Madame de Maintenon... Mais peut-être après tout, cette absence de toute influence féminine sur le héros l'a-t-elle empêché de rien créer de solide. On ne fonde pas par la violence seule. Il est certes bon d'avoir pour soi les soldats. On perd beaucoup à n'avoir pas les femmes. Jamais Napoléon ne les a eues pour lui, car il ne les aimait que pour son propre plaisir, — et c'est une chose qu'elles ne pardonnent pas.

Jacques Bainville.



PIERRE LOTI ET SON OEUVRE

Un beau matin du mois de mai dernier, M. J. Viaud, officier de marine, récemment retraité, crut bon de continuer ses voyages pour son propre compte et partit pour l'Espagne ; il allait, disait-il, porter ses hommages à Sa Majesté la reine régente. Aussitôt amateurs et critiques de refeuilletter l'œuvre de l'écrivain et de remettre à l'ordre du jour l'auteur de « Mon frère Yves ». A vrai dire, ces gens-là n'avaient pas tort, car il est peu de lecteurs qui ne trouvent dans l'étude des romans de Pierre Loti une jouissance très vive et n'aiment à se ressouvenir d'un littérateur aussi sympathique et d'une œuvre aussi originale.

I

Loti n'a jamais lu, toutes les indiscretions de salon nous le disent, lui-même l'a écrit sur tous les albums et l'a assuré à tous les reporters. Si l'on enlève de cette affirmation l'exagération nécessaire qu'elle contient, il reste cette part de

vérité : Loti est un talent qui s'est développé à peu près seul, librement, au grand air, ou plutôt qui s'est laissé façonner par les circonstances. A vingt ans il ne croyait plus à rien. Dégagé absolument de tout principe qui aurait pu donner à sa vie une direction, il se mit à lui-même — qu'on me pardonne l'expression — la bride sur le cou ; il se laissa ballotter, sa destinée de marin le voulant, à travers tous les océans, de continent à continent, d'un pôle à l'autre. Durant de longues traversées, à la merci des mers profondes, courant toujours et toujours retrouvant, pendant des mois entiers, le même horizon uniforme et bleu, le même milieu de matelots, peu à peu il a dû s'emplir le cœur d'une tristesse immense comme la mer, peu à peu son âme a dû se peupler de désirs, ses sens se préparer à d'intenses voluptés, son regard a dû chercher à pénétrer l'abîme sur lequel il vivait comme aussi celui plus terrible de la destinée humaine. En touchant une plage, avide de voir et de sentir, il a mieux compris ce que la nature offrait à ses yeux, il a regardé avec plus de charme et d'amour dans le grand livre de l'Univers que le hasard ouvrait page par page devant lui. Quelle passion il a mise à cette lecture, chacun de ses volumes nous le répète et s'il est permis de choisir, il semble que « Jérusalem » et le « Désert » soient très affirmatifs à cet égard. La chasse à la sensation — si l'on peut dire aussi cavalièrement — qu'il a pratiquée sur toutes les terres avec la même habileté, est menée ici selon les formes.

On peut bien assurer, en effet, que Loti a éprouvé toutes les sensations que le pays de sable pouvait donner. Ainsi il commence son excursion au désert et il va partir pour Jérusalem, but dernier de son voyage. Prendra-t-il la route « suivie par les oisifs américains et anglais avec le confort et sous la protection des agences spéciales » ? Si vous le croyez, vous ne connaissez pas Loti ! Il y a bien un autre chemin, par le Sinaï et Nackel, celui-là non plus il ne le prendra pas, c'est le plus long qu'il choisira parce que les guides lui conseillent de s'en détourner. Il peut tomber dans un guet-apens, n'importe ! Il ne sera lui que quand l'immensité l'aura enveloppé de solitude et de silence, quand il sera

seul avec quelques guides et des chameaux, « loin de la vie, « à la tombée du soir désolée ». « L'infini vide, le désert au « crépuscule balayé par un vent froid, le désert d'une teinte « neutre et morte, se déroulant sous un ciel plus sombre que « lui », cela l'enchanté, il jouit. Pris d'une sorte « d'ivresse et de frisson de la solitude » il a « un besoin de s'enfoncer là-dedans davantage, un besoin irréfléchi, un désir physique de courir dans le vent, jusqu'à une élévation prochaine pour voir plus loin, plus loin encore dans l'attirante immensité » où rien de vivant ne se montre nulle part « pas une bête, pas un oiseau, pas un insecte », pas même une mouche, cet insecte qui est de tous les pays. Rien, rien que Loti, ses compagnons et ses chameaux, sur le sable, loin des hommes. Que l'on mette un homme, un homme quelconque, au sein du Sahara, sous une tente, le soir, cet homme aura peur; l'effroi de l'immensité l'envahira; il tremblera. Loti restera partout le dilettante de la tristesse et des effrois. Il est couché dans sa tente qui s'agite « avec des claquements de voile » dans « la limpide nuit », il se distrait à sentir passer sur sa tête « des draperies qui remuent », à se laisser bercer comme s'il était en mer par une nuit mauvaise, à entendre crier les chameaux autour du camp « à la façon des bêtes de ménagerie », à écouter, comme il dit, la respiration du désert. S'il sort, c'est pour voir la lune regarder de son œil éteint les caravanes silencieuses, pour considérer « ce cirque immense de chaotiques choses » et il essaye de s'imaginer que l'air d'un joueur de musette qui siffle à ses côtés est « vieux et lugubre », tel sans doute qu'on en entendait au jour où passa Moïse. Il sait, en somme, que c'est d'une « magnificence presque effroyable », ce clair de lune sur le désert; il ne s'en effraie pas. Vers le matin l'orage monte-t-il, il s'amuse à faire des réflexions philosophiques : « dans cette vallée sinistre, éclairée de lucurs incessantes, où règne une épouvante d'apocalypse, des infiniments petits se lamentent en vain au milieu d'un déchaînement de forces souveraines ». L'orage disparaît et Loti continue à entendre encore « au fond d'abîmes lointains rouler des mondes ». Cette succession de sensations est racontée par l'auteur en

des pages bien caractéristiques, bien originales et aussi, je vous assure, bien lugubrement vivantes, — si vivant peut se dire de ce qui est mort, du désert. — En voici quelques lignes où presque chaque mot cache une sensation : « Cha-
« que matin s'éveiller en un point différent du vaste désert,
« sortir de sa tente et se trouver dans les splendeurs du ma-
« tin vierge, détendre ses bras, s'étirer demi-nu dans l'air
« froid et pur ; sur le sable enrouler son turban et se draper
« de ses voiles de laine blanche, se griser de lumière et d'es-
« pace, connaître au réveil l'insouciance ivresse de seule-
« ment respirer, de seulement vivre... »

!

Pour utiliser ses loisirs longs, ternes et monotones des traversées, Loti a collectionné toutes les impressions, tous les sentiments que son imagination « divaguant dans l'espace » lui avait fait éprouver. Il les a résolus en volumes et d'année en année, les romans se sont multipliés où nous trouvons un charme universel et inexplicable. Et ce charme, d'où provient-il ?

De l'action ? Elle est très simple — quand il y en a ! — Deux jeunes gens s'aiment, un jour ils sont séparés : d'ordinaire, voilà tout. C'est qu'en effet la séparation joue dans l'œuvre de Loti un rôle aussi grand que dans sa vie et donne à presque tous ses volumes un air de fraternité.

Des personnages ? Ce sont tous des gens fort peu compliqués (que Loti a connus au cours de ses voyages), à part lui qui est présent partout et qui joue le rôle de l'élément raffiné en face de l'élément primitif. Leur grande supériorité

c'est qu'ils vivent tous d'une vie très réelle. Les personnages secondaires s'agitent avec un entrain sans pareil depuis Mme Kemeneur et Mme Kerconduff jusqu'au vicaire et aux nonnes de Ramuntcho, pour n'en citer que quelques-uns.

Est-ce de la langue et du style? Il est très curieux, en effet, ce style, et il est très curieux aussi le vocabulaire employé, parce qu'il ne l'est pas du tout. Je ne parle pas des trois ou quatre premiers volumes, de ceux d'avant « Mon frère Yves ». Il y a encore trop d'exotisme dans la langue, comme il y a trop d'amour troublant dans l'histoire. Les mots indigènes apparaissent çà et là sous prétexte qu'ils n'ont pas d'équivalents en français. Pardieu, voilà un système très facile pour l'auteur, mais un peu énervant pour le lecteur quand celui-ci en est à se demander qu'est-ce qu'un reva-reva! Mais je parle des romans qui ont suivi « Mon frère Yves ». Là on comprend la nature étrangère avec des mots français. Là Loti n'a pas craint « d'étudier les choses les plus particulières avec les termes les plus généraux » et c'est ainsi qu'il faut faire pour être compris de tous. Nous sommes alors en mesure de voir combien les descriptions de la Bretagne et du pays basque sont de couleur juste et d'accent vrai. Un autre talent de l'écrivain, c'est sa dextérité à esquisser des tableaux précis avec des mots vagues, où la sensation est mêlée à la description. Enfin, et c'est le propre des grandes intelligences, il sait marquer en quelques mots le coin artistique d'une vue ou d'un paysage. Voulez-vous des exemples? feuillotez le « désert ». Les dames le trouvent un peu monotone, un peu ennuyeux. Pourtant, la vallée de Josaphat!... pourtant, ces promenades de Loti à travers le couvent de Sinaï « dans la série des petits couloirs, escaliers, passages voûtés où s'égouttent des neiges qui fondent!... D'ailleurs, je cueille au hasard. Voici une aube: « Le soleil se lève pâle et sinistrement jaune, un soleil de tourmente parmi des nuages affreux, derrière des soulèvements de poussière et de sable... »

Voici un coucher de soleil: « ... L'heure du couchant, l'heure magique; sur les cimes lointaines apparaissent

« pour de furtives minutes, les violets incandescents et les « rouges de braise, tout semble recéler du feu ! » Une soirée : « Le ciel s'étoile à l'infini et vers l'occident la lumière « zodiacale trace une persistante balafre de phosphore ! » Et encore : « Un ciel gris perle, un pays gris perle, sans un « arbre, dans la monotonie duquel des maisonnettes de « pâtre où des ruines très clairsemées font des taches d'un « gris plus rose ». On sent ici que la phrase a été construite pour dire quelque chose. Dans « Matelot », dit-on, il n'en est plus ainsi ! Ce serait fort regrettable.

Le charme des romans de Loti, d'où provient-il encore ?

Est-ce des procédés de composition ? Ce sont tous des procédés très naturels. A cet endroit, Loti s'est corrigé. Décidément, à tout point de vue « Mon frère Yves » marque une époque décisive chez lui et je ne sais pourquoi j'y reviens toujours. Donc, avant « Mon frère Yves », il semble, est-ce illusion ou manie, que la composition était moins serrée. Les longueurs et les répétitions étaient plus nombreuses et l'auteur ne se hâtait pas vers l'événement comme le demande le vieux poète.

A vrai dire, le charme universel et inexplicable que nous ressentons provient un peu de tout cela, mais surtout de ce que l'on persiste à appeler l'exotisme, de cette peinture de choses lointaines et inattendues. Chaque volume nous fait connaître une contrée éloignée : Constantinople, Tahiti, le Sénégal, le Maroc tour à tour ont été étudiés par l'âme la mieux faite pour comprendre ce que la nature avait caché là de beautés originales ; puis nous sommes revenus à la Bretagne et au pays basque. Et par ces peintures de mœurs plus conformes aux nôtres et parfois encore si naïves, Loti a réussi à réveiller notre sensibilité d'une manière curieuse et savante et a su nous émouvoir d'une façon sympathique et pure. Et à propos d'exotisme il a toujours paru essentiel de rapprocher de Loti : et Bernardin de Saint-Pierre, et Chateaubriand, le poète des pampres et des forêts vierges, et Biron, et Flaubert ; de confronter le Mariage de Loti, Azyadé avec Paul et Virginie, Attala, Salammbô. Les seuls points communs de ces auteurs, c'est qu'ils étaient tous de très in-

telligents vagabonds, c'est que ce sont tous des écrivains de l'Exotisme; pour le reste, ils diffèrent profondément et il serait peut-être bon d'attendre, pour les rapprocher, au jour où l'on traitera dans les manuels futurs de littérature française le chapitre de l'Exotisme. A leur propos on se demande seulement si Loti ne les a pas un peu lus.

III

Dans cette œuvre, que pour ma part j'aime beaucoup en faisant de grosses réserves, nous voyons se dérouler devant nos yeux ces projections brillantes de terres inaccessibles et bienfaisantes où les femmes sont belles, où les cœurs sont purs, où les vices sont inconnus, où l'amour est idéal, de paradis lumineux et vagues où l'âme s'endort dans la douceur des choses, caressée par des brises parfumées, bercée par de très légères mélodies, au milieu d'âmes aimées et aimantes et se réveille sur cette idée effroyable de l'au-delà et du néant.

Nous avons vécu une nuit d'amour sur le golfe de Salonique avec Azyadé, nous avons entrevu les charmes exotiques de la voluptueuse cour de Pomaré avec le Mariage de Loti, nous avons couru les mers avec Mon frère Yves, Pêcheurs d'Islande, nous avons habité le pays basque avec Ramuntcho, nous avons couché au Désert et pleurer à Gethsemani. Nous avons connu des femmes de toutes les races, de toutes les couleurs, de toutes les beautés : ça été Azyadé la Circassienne, Rarahu la Tahitienne, Foutou-gaye la Négrresse, Pasquala la Monténégrine, Gracieuse la Pyrénéenne et combien d'autres : il y en a qui sont du Nord et d'autres du

Midi... et il est extrêmement curieux de rapprocher les traits qui caractérisent leur beauté respective : Gracieuse, la petite aux cheveux ébouriffés en nuage d'or... Rarahu, non pas belle, mais à la figure expressive... Nous avons vu Loti vêtu de toutes les sortes d'habillement en usage dans le monde ; nous avons connu tous ses amis, Yves, Achmet, Samuel, et aussi Ramunteho, ce croisé, ce curieux mélange de deux races, de deux classes de la société. Et de cet ensemble d'images et de types distincts reste une première impression d'apparitions multiples, un assemblage cosmopolite d'ombres vagues et nettes à la fois.

Il y a une autre famille d'impressions résultant de la lecture de Loti. L'auteur de cet article se permettait d'écrire, il y a deux ans, après avoir feuilleté le Désert et le livre de la Pitié et de la Mort : Il faut lire Loti un de ces jours de fin d'été, un peu comme ceux qu'il a passés dans le désert. Le soleil est morne, morne, c'est comme un grand éblouissement qui tombe du ciel. Sur la route poussiéreuse vos yeux fatigués suivent vers le soir les ombres des troupeaux cheminant à la façon des chameaux du désert. Vous ouvrez le livre de la Pitié et de la Mort par exemple, vous considérez le portrait de l'auteur que vous a donné votre revue du matin, ce portrait avec son air morne aussi qui contraste avec la jeunesse de la figure, ces yeux noyés de tristesse vous fixant mélancoliquement, semblant refléter de douloureuses réflexions sur le néant. Vous vous mettez à lire et vous ne changez pas d'impression ; c'est toujours la même, celle de ce soleil mourant tristement au milieu de quelques nuages d'orage attardés à l'horizon, celle de ces troupeaux rentrant d'un pas lourd, comme écrasés par la chaleur d'un jour où la tempête a menacé sans éclater, celle du portrait et celle de n'importe quelle lecture de Loti ». La note était forcée, mais pourtant l'œuvre de Loti n'est-elle pas comme on l'a dit l'immense frisson d'une âme triste ? Et puis, quand on a lu le fossoyeur, cette page oubliée si lugubre, quand on a lu le livre de la Pitié et de la Mort où l'on retrouve partout présente l'idée de la mort noire, de l'au-delà inconnu, il n'est guère possible de penser autre-

ment. Ici, le cri lent et triste d'un bœuf qu'on mène à l'abattoir fait frémir Loti, parce que ce beuglement de détresse lui parle de mort; là c'est un chat galeux à qui il a fait pitié respirer du chloroforme pour hâter sa fin et qui lui reproche dans un amer regard de précipiter sa destinée. Cette autre page nous parle d'un bengali qu'il éleva dans sa jeunesse et qu'il ensevelit presque pieusement dans une petite boîte rembourrée de ouate rose avec un mouchoir de batiste pour linceul. Cela, ajoute-t-il, lui apprit la réalité d'une chose dès longtemps entrevue et redoutée. Certaine fin de volume, la toute-fin, les dernières phrases après mille espérances, nous attristent en nous forçant à regarder trop loin. Mon frère Yves ne termine-t-il pas ainsi ? Il n'est pas jusqu'au cri final de Ramuntcho : O crux, ave spes unica, où l'on ne reconnaisse une très amère ironie. « Figures et choses qui passaient », commence au contraire sur une pensée de mort. Un jour, nous assimilions je ne sais plus quelle élucubration d'un symboliste « au rêve d'un philosophe « allemand en délire ou en ivresse, d'un Schopenhauer quel-
 « conque qui le matin aurait glosé fort nébuleusement sur
 « le fond de l'être humain, un vouloir-vivre aveugle, absurde,
 « inconscient... cause universelle du mal et de la douleur,
 « qui se serait oublié après dîner jusqu'à se noyer dans son
 « verre et qui songerait en digérant... » On pourrait faire une application un peu analogue à l'œuvre de Loti. « Peut-être qu'elle ressemblerait au rêve d'une jeune fille romanesque qui songerait en dormant après son premier bal à des amours très vagues dans des terres très lointaines avec des jeunes personnes très primitives et très nobles à la fois et qui se réveillerait le corps brisé par les valses du soir et toute désillusionnée par la réalité de ses douleurs mais disant encore : Que c'est tout de même beau ! »

Et ce réveil de corps brisé m'amène à me demander d'où vient l'idée sombre chez Loti : Son origine semble claire après ce qui précède. L'homme quand il est seul c'est-à-dire arraché à son milieu et mis en face de lui-même, en arrive toujours à des pensées fixes et mélancoliques et ce qui fait la mélancolie d'une pensée c'est l'idée de mort qui

est tout au fond d'une manière plus ou moins précise. Or Loti plus près du danger et de l'inconnu parce qu'il fut presque continuellement en mer très logiquement aboutit à ce point. C'est qu'en effet c'est une chose épouvantable que la solitude sans fin. L'homme n'a pas été créé pour elle, ayant un besoin de sociabilité qu'il doit satisfaire et la solitude tendant à anéantir ce besoin. L'Energie anglaise d'un Robinson dans son île serait nécessaire pour ne pas se laisser aller, en pareil cas, aux pensées de désespérance. Notons qu'il ne faut pas confondre l'isolement d'un oisif ou d'un rêveur et le recueillement d'un savant, d'un côté c'est la solitude triste, de l'autre la réflexion.

IV

Loti est bien une résultante : son œuvre considérée en elle-même et dans son auteur est d'abord très logique : La carrière de marin de l'écrivain, son ignorance relative de la littérature contemporaine, son manque d'éducation intellectuelle proprement dite car enfin une certaine pratique des mathématiques ne peut passer pour telle, son manque de croyances expliquent suffisamment tout ce qui s'y rapporte. Quant à son évolution, elle a été normale, il a progressé en une certaine façon et il ne semble pas qu'il y ait des Lotis de plusieurs manières comme l'on dit aujourd'hui. On ne voit pas la possibilité de distinguer très nettement un Loti avant l'Académie et un Loti académicien, ce qui veut dire dans l'esprit de certaines gens, un Loti original et un Loti comme tout le monde. Loti est toujours Loti en tant qu'écrivain, un Loti qui progresse puis vieillit.

Cependant il est autre chose que lui-même : c'est la carac-

téristique de sa génération « chargée de mystère » dans laquelle « les esprits fatigués de sentir et de penser, tirillés et ravivés par la névrose moderne », n'ont pu, ne trouvant partout que le néant, s'arrêter à un principe consolant et vrai.

Venant dans une littérature après une période de belle fécondité, alors que l'on exploite toutes les ressources de la langue et du style pour produire des effets et que l'on est presque incapable de rester dans un juste milieu, il a su unir beaucoup de naturel et de simplicité à beaucoup de raffinement et c'est pour cela que longtemps encore on lira quelques belles pages de lui.

V

Si l'on avait à résoudre la question Loti en formules, il semble que l'on arriverait sous une forme ou sous une autre à exprimer l'équivalent de ceci : Une âme infiniment tendre et délicate qui cherche à se donner le maximum d'intensité de vie sensitive ; un esprit très sûr de lui-même, qui a éminemment le don d'exprimer et de bien exprimer avec le vocabulaire le plus simple ce qu'il a vu et senti, voilà Loti homme et écrivain.

De son œuvre, une des plus curieuses et des plus émouvantes de cette fin de siècle, se dégage une impression étrange, impression de rêve délicieux peuplé d'apparitions à la fois précises et fuyantes, de choses crépusculaires et lointaines, illuminées et distinctes, impression de rêve aussi suivi d'un réveil qui désillusionne.

Et il semble que l'œuvre et l'écrivain soient l'effort d'une littérature déjà vieille, qui resaisit ses forces après un siècle

de riche production et essaye d'unir à la simplicité des classiques le raffinement des décadents pour laisser une caractéristique littéraire d'une génération et pour jeter peut-être un germe d'une nouvelle période de fécondité, ceci dans la simple mesure où il a été dit.

VI

Il ne faudrait pas que l'on prenne ce relevé d'impressions déjà lointaines pour une véritable étude littéraire. Ce sont des souvenirs un peu vagues de lectures trouvées charmantes, au printemps, en province, comme un reste de la langueur mortelle du Mariage des voluptés délicates d'Azyadé, des contrastes fous de la cour de Pomaré où le vieux monde trouble parfois les races neuves, de la tristesse infinie du désert, qui nous empreigne l'âme et que nous avons cherché à définir, comme un écho réveillé par l'étude de Ramunteho, un des meilleurs du maître, qui nous a fait oublier les singularités des derniers volumes, surtout la sensualité peut-être énervante à la longue du « Désert » et de « Jérusalem » et qui continue, en passant par dessus plusieurs œuvres secondaires la tradition de « Mon frère Yves » et de « Pêcheurs d'Islande ». Un amour chaste suffit au sujet et le talent de l'auteur apparaît dans ce si simple récit, infiniment souple et délicat. Ramunteho est donc une date dans la vie de Loti et montre que l'écrivain est encore vigoureux et jeune. Et maintenant il nous vient ce désir étrange et impossible de voir l'œuvre de Loti écrite par un croyant et cela en souvenir de ces deux passages de Jérusalem :

« Le Gethsémani ! Depuis tant d'années j'avais rêvé que « j'y viendrais passer une nuit de solitude, de recueillement « suprême, presque de prière ! Et je n'ose plus, et je remets

« de soir en soir, redoutant trop de ne rencontrer là comme
« ailleurs que le vide et la mort.

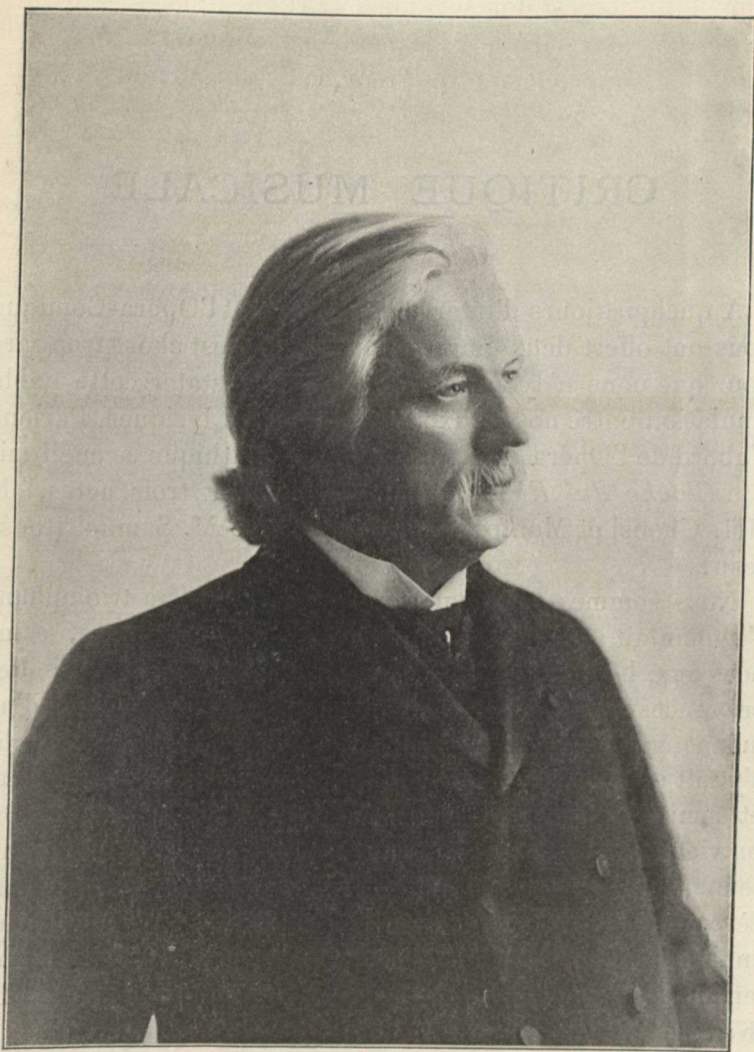
« Oh! la foi! la foi bénie et délicieuse!... Ceux qui di-
« sent: l'illusion est douce... mais c'est une illusion et il faut
« la détruire dans le cœur des hommes, sont aussi insensés
« que s'ils supprimaient les remèdes qui calment... sous
« prétexte que leur effet doit s'arrêter au moment de la
» mort. »

Et si la foi n'est pas une illusion!...

Joseph Ageorges.

SIR ADOLPHE CHAPLEAU

Un grand Canadien vient de disparaître, un de ces enfants de la Nouvelle-France qui font tant honneur à leur race, Sir Adolphe Chapleau. Il était né en 1840, à Sainte-Thérèse de Blainville, dans le comté de Terrebonne, dont il demeura constamment l'élu au Parlement. Grand, la figure sympathique, la parole aisée et l'allure énergique, il conquit dès ses débuts politiques la plus grande popularité. Nous ne ferons pas ici sa biographie de *laeder* que tout le monde canadien connaît et que nous avons du reste autrefois publiée. Saluons simplement au passage la dépouille de cet homme de bien qui fut constant dans ses opinions et fidèle dans ses amitiés. Ses grandes qualités de cœur lui assuraient les sympathies de ses adversaires mêmes. Il est mort comme il avait vécu, immuable dans sa foi, bon envers tous, fier de ses croyances et de sa nationalité.



SIR ADOLPHE CHAPLEAU

Ancien Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

1^{er} juillet 1898.

CRITIQUE MUSICALE

A quelques jours d'intervalle, l'Opéra et l'Opéra-Comique nous ont offert deux œuvres nouvelles. C'est chose trop rare pour que nous n'ayons pas plaisir à constater cette noble émulation entre nos deux grandes scènes lyriques. Parlons d'abord de l'Opéra et signalons le sympathique accueil fait à la *Cloche du Rhin*, drame lyrique en trois actes, de MM. Gheusi et Montorgueil, musique de M. Samuel Rousseau.

Nous sommes à l'époque où le christianisme triomphant s'implantait en Germanie. Des hordes germaniques, campées aux bords du Rhin, ont encore gardé leurs vieilles croyances ; au loin, dans la vallée, apparaît le clocher d'un monastère, d'où s'échappent de pieux cantiques. Une cloche s'y fait entendre, qui sonne le glas du druidisme agonisant et semble annoncer aux païens de nouveaux malheurs. Or, on vient d'amener à Hatto, chef de la tribu germanique, une jeune chrétienne du nom d'Hervine, appartenant au monastère voisin. Au moment où le chef va se venger sur elle des malheurs qui ont frappé sa patrie, la cloche fatale se fait entendre et Hatto meurt, subitement frappé. Son petit fils Konrad, ému de la jeunesse et de la beauté d'Hervine, la prend sous sa protection et ordonne à ses soldats de la garder prisonnière, mais de la respecter.

Dix jours se sont écoulés. Hervine est amenée devant Konrad qui n'a pu s'empêcher d'aimer la jeune vierge et lui en fait l'aveu ; d'abord effrayée de cette déclaration, Hervine ne tarde pas à se laisser toucher par les douces paroles

de Konrad ; mais au moment où elle va peut-être s'oublier dans les bras du jeune chef, des chants religieux se font entendre, venus du pieux monastère. Hervine se ressaisit et repousse Konrad. A ce moment, des cris de mort s'élèvent contre elle, poussés par les femmes et les guerriers de la tribu, que la prophétesse Siba a ameutés. On s'empare de la jeune chrétienne et on la précipite dans le Rhin. Dans son dépit d'avoir été repoussé, Konrad n'a pas défendu la femme aimée.

Nous voici, avec le troisième acte, aux bords du Rhin, dans un paysage mystérieux et évocateur. Konrad, l'âme bourrelée de remords, erre non loin du lieu où Hervine a disparu dans les flots. La prophétesse Siba vient, accompagnée de jeunes hommes et de jeunes filles, y offrir des sacrifices à ses Dieux. Au moment où son couteau se lève pour frapper une victime humaine, Konrad apparaît, arrête la main homicide et brise les objets destinés au sacrifice. La foule, excitée par Siba, se précipite sur le jeune chef, le frappe et le laisse pour mort. Tout le monde s'enfuit.

Konrad, à demi-évanoui, se relève au son d'une cloche qui lui est bien connue ; il évoque Hervine et voilà que, du sein des flots, une apparition lumineuse surgit ; c'est la jeune vierge, c'est Hervine qui se dirige vers lui, lui prend la main et lui montre la route du paradis, vers lequel elle l'entraîne.

Le poème, on le voit, est séduisant, il offre des oppositions de violence et de douceur, de réalisme et de mysticisme habilement agencés par des librettistes adroits ; les vers sont harmonieux et de bonne coupe.

Le musicien, M. Samuel Rousseau, grand prix de Rome en 1878, couronné au concours de la Ville de Paris, a écrit une partition qui témoigne d'un bel idéal lyrique ; on devinerait aisément — si on ne le savait déjà, — que M. Rousseau est élève de César Franck, car les pages les mieux réussies de la partition sont les parties mystiques et religieuses du poème ; c'est surtout le troisième acte qui m'a séduit, avec ses teintes orchestrales très-douces et sa belle tenue lyrique, Mais je ne saurais passer sous silence le délicieux duo d'Hervine et de Konrad au second acte.

L'art de M. Rousseau — et c'est surtout sur ceci que je veux appuyer — est essentiellement français et n'est le pastiche d'aucun autre ; il y a bien quelques *leit-motiv*, mais sans excès ; la mélodie et l'harmonie se fondent sans que l'une soit sacrifiée à l'autre ; j'augure beaucoup de ce premier essai lyrique de M. Rousseau.

L'interprétation est, il faut le dire, de tout premier ordre. Mlle Aekté est une Hervine idéale qui a la voix, la jeunesse et l'art pour soutenir un rôle d'ailleurs séduisant en lui-même. Mme Héglon a été remarquable dans le rôle de la farouche Siba. M. Vaguet se révèle de plus en plus un ténor de premier ordre ; MM. Noté et Bartet font sonner leurs belles voix de baryton.

J'ai donné, comme il convenait, la plus large place à l'œuvre française inédite jouée à l'Opéra ; je serai plus bref à l'égard de l'œuvre italienne connue, depuis plusieurs années, de toutes les grandes villes de l'Italie. Il s'agit de la *Vie de Bohême*, de Puccini, traduite pour la scène française par M. Paul Ferrier.

La réussite de l'œuvre a été aussi complète à l'Opéra-Comique qu'on pouvait le désirer. Nous nous trouvons en présence d'un drame très-simple, mais vrai et vivant. Quant à la musique, elle est des mieux réussies et des plus habiles. Elle sait exprimer aussi bien les scènes amusantes et gaies que les choses de tristesse et de douleur. Elle est brillante, pittoresque, poignante parfois, comme dans cette scène de la mort de Mimi, qui fera verser bien des larmes. J'excepte cependant de cette scène les effets de cuivre, qui surgissent aussitôt après le douloureux moment et qui détonnent désagréablement à cette heure de deuil. Mais que d'autres scènes sagement et délicatement traitées : telles que la rencontre de Mimi et de Rodophe au 1^{er} acte, et le quatuor du troisième.

Le succès éclatant de l'œuvre de Puccini a été dû en partie aux interprètes : Bouvet, Fugère, Maréchal, Isnardon ; Mlles Guiraudon et Tiphaine, et à l'excellence de la mise en scène, dont on doit féliciter M. Carré.

Georges de Dubor.

LES THÉÂTRES

A la Bodinière, notre collaborateur, M. Georges de Dubor, a eu l'excellente idée de nous produire quelques œuvres des musiciens finlandais merveilleusement interprétées par Mme Ekman, cantatrice finnoise ou finlandaise — c'est la même chose — dont il a exalté le talent dans une très intéressante conférence. Nous nous associons de tout cœur à lui et nous partageons son admiration. Outre ses brillantes qualités de cantatrice, Mme Ekman est jolie, ce qui ne gâte rien : elle a une physionomie douce au repos et facilement parlante, tantôt s'ombrant d'un masque tragique et navré ou tantôt s'éclairant d'un gracieux sourire gai et franc laissant voir une jolie bouche. De sa voix pure et bien timbrée elle nous a chanté, avec beaucoup d'art, plusieurs chants finnois dont la mélodie est empreinte d'une tristesse douce et pénétrante, d'une émotion poignante, particulière aux chants septentrionaux. On retrouve toute l'âme slave dans ces morceaux finnois et aussi toute la naïve, primitive et fraîche poésie. Ajoutons que la charmante cantatrice a été brillamment accompagnée au piano par M. Ekman, son mari.

M. Legrand.

*
**

A l'Opéra :

Voici quelle sera la distribution probable de *Joseph*, de Méhul, dont on va commencer les répétitions à l'Opéra :

MM. Vaguet, Joseph; Delmas, Jacob; Noté, Siméon; Mlle Aekté, Benjamin.

Plus quelques petits rôles qui ne sont pas encore distribués.

Mlle Aekté chantera le rôle d'Elsa, de *Lohengrin*, dans le courant de juillet.

*
* *

A la Comédie-Française, on répète *le Tricorne enchanté*, de Théophile Gautier, dont la représentation aura lieu prochainement.

C'est à l'Odéon qu'a été donnée jadis la primeur de cette charmante fantaisie, qui passe aujourd'hui au répertoire de la Comédie.

M. Théophile Gautier fils et M. Bergerat, gendre du poète, assistaient hier à la répétition.

*
* *

Les trois premiers spectacles avec lesquels sera inaugurée la nouvelle salle Favart sont à peu près arrêtés dès aujourd'hui. Ce sera d'abord la *Carmen* de Georges Bizet, qui fera très prochainement la réouverture en octobre prochain, puis la *Manon* de Massenet, et ensuite viendra la *Vie de Bohême* dont le grand succès acquis place du Châtelet se continuera certainement place Boïeldieu.

*
* *

— La Gaité, pour sa saison d'été, a repris la *Poupée*, de M. Ordonneau, et qui avait quitté l'affiche avant d'avoir vu son succès épuisé. L'œuvre est actuellement jouée par M. Fugère, M. Noël et un ténor, M. Soums, qui a une jolie voix; Mme Jane Evans, qui tient le rôle de Mme Hilarius, et enfin par Mme Debério, qui joue celui de la Poupée : elle y est jolie et spirituelle.

La pièce, bien montée, a réussi comme aux premiers jours.

*
* *

Cyrano de Bergerac a franchi avec un grand éclat sa 200°. La salle était absolument bondée. Coquelin a été comme toujours admirable, et ses vaillants collaborateurs l'ont remarquablement secondé. En route pour la 300°!

*
**

A l'Odéon :

M. Ginisty vient de s'assurer le concours de M. de Max pour les représentations classiques que l'Odéon donnera pendant l'année 1898-1899.

Une des plus charmantes comédiennes de Paris, Mlle Yahne, rentre dans le théâtre de ses premiers succès, à l'Odéon, où elle joua si délicieusement l'Innocent, de l'*Arlésienne*.

Mlle Yahne créera le principal rôle de la pièce de réouverture, *Thérèse de Rouvray* (titre provisoire). C'est elle, également, qui créera à l'Odéon le rôle de la reine Fiammette, dans le drame en vers de M. Catulle Mendès.

*
**

Le jardin de Paris est le rendez-vous du Tout-Paris qui s'amuse.

*
**

La nouvelle revue du Moulin-Rouge est vraiment réussie.

*
**

Le théâtre de la Tour Eiffel a repris ses succès de l'an dernier, et c'est en foule que les parisiens vont passer là une délicieuse soirée *au-dessus de Paris*.

*
**

Tout le Quartier Latin se donne rendez-vous à Bullier, les jeudis, samedis et dimanches, soirs de bals.

Fantasio.

SPECTACLES

Opéra. — 8 h. *a/p.* — Thaïs. — Les
Maîtres Chanteurs.

Français. — 8 h. 1/2. — Céliamare le
Bien-Aimé. — Adrienne Lecouvreur.

Opéra-Comique. — Clôture.

Odéon. — Clôture.

Renaissance. — Clôture.

Vaudeville. — 8 h. 1/2. — Zaza.

Gymnase. — Clôture.

Variétés. — Clôture.

Gaité. — 8 h. 1/2. — La Poupée.

Palais-Royal. — 8 h. 1/2. — La
Culotte.

Porte-St-Martin. — 8 h. 1/4. —
Cyrano de Bergerac.

Théâtre Antoine. — (ex-Menus-Plai-
sirs). — 8 h. 1/2. — Les Tisserands.

Ambigu-Comique. — 8 h. 1/2. —
La Joueuse d'Orgue.

Folies-Dramatiques. — 8 h. 1/2. —
La Femme à Papa.

Th. Cluny. — 8 h. 1/4. — Ma Belle-
Mère.

Th. de la République. — 8 h. 1/2.
— Le Roi de Rome.

Folies-Bergère. — Clôture.

Le Jardin de Paris. — Concert
Promenade.

Olympia. — Barbe-Bleue. — Les
Favorites.

Scala. — Clôture.

Parisiana. — Clôture.

Eldorado. — Clôture.

Trianon. — Allons-y!...

Treteau de Tabarin. — 9 h. 1/2. —
Fursy, Cyrano de Tarascon.

Nouveau-Cirque. — Clôture.

La Roulotte. — Clôture.

Le Grand Guignol. — 9 h. — Les
Boulingrin. — Le Léopard, etc.

Moulin-Rouge. — Tous les soirs, à
8 h. 1/2. — Concert-Bal.

La Cigale. — 8 h. 1/2. — Fémina!...
revue, etc.

Cinématographe. — Le Voyage au
Japon.

Bullier. — Tous les jeudis, bal mas-
qué.

Musée Grévin. — Le drame de Bicêtre,
etc., etc.

Jardin d'acclimatation. — Ouvert
tous les jours. — Concert tous les
dimanches.



LA MODE PARISIENNE

SUPPLÉMENT SPÉCIAL

DE LA

REVUE DES DEUX FRANCES

L'Administration se charge de fournir les patrons sur demande.

FIGURINES DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS
8, RUE RICHELIEU, PARIS



Fillette de 5 à 6 ans. Blouse en satin du Bengale rose pâle, froncée sur un empiècement; le bas de la jupe, découpée en rond, est bordée d'un plissé de mousseline de soie surmonté de trois rangs de comètes en velours noir suivant la forme des dents avec un chou à chaque pointe. Col découpé en rond, garni de petits velours et bordé de mousseline de soie plissée. Manche ballon très courte, serrée par un bracelet de satin garni de velours.

Baby de 3 à 4 ans. Robe américaine en cristalline crème, froncée sur un empiècement de guipure arrondi devant et passant sous les bras; large entre-deux au bas de la jupe. Petit ballon court et très peu bouffant. Col droit en guipure.



Elégante toilette de courses en cachemire. Jupe montée en plis couchés derrière, à tablier plat s'arrondissant des côtés et se continuant derrière en volant ondulé, surmonté de plusieurs rangs de piqûres. Grande poche dentelée sur le côté. Boléro garni de piqûres, orné de grands revers doublés de moire blanche et s'ouvrant sur une cravate de dentelle. Manche plate évasée sur la main.



Toilette de fillette de 12 à 13 ans. Robe en cristalline rose pâle. Jupe cloche légèrement froncée derrière, garnie au bas d'une bande de guipure dentelée et bordée d'un petit volant de mousseline de soie. Corsage-blouse à plis plats garni d'un empiècement de guipure formant boléro, bordé d'un volant de mousseline de soie. Manche à petit bouffant serré par un haut poignet de guipure. Ceinture de velours noir avec chou derrière et longs pans retombant sur la jupe.

Toilette de courses en taffetas glacé. La jupe de forme cloche, plate devant et sur les hanches, a trois volants superposés partant des côtés, garnis d'entre-deux de Chantilly. Corsage tendu décolleté et ouvert sur un bouillonné de mousseline de soie, encadré d'entre-deux de Chantilly descendant devant, dans la ceinture. Ceinture en satin, très haute sous les bras, fermée devant par de toutes petites boucles en strass. Manche à petit bouffant, garnie au bas de petites ruches de mousseline de soie. Col drapé avec large nœud derrière. Chapeau relevé de côté par un grand nœud de taffetas et branche de muguet.



Toilette portée par M^{lle} YAHNE (du Gymnase) dans l'*Ainée* (2^e acte). Costume de voyage mastic. Revers ondulés. Cravate de mousseline soie blanche.



Élégant collet d'été en satin noir découpé en dents arrondies garnies sur plusieurs rangs de petites ruches de mousseline de soie, et bordées d'un double volant de mousseline de soie coupée en forme, bordée de petites ruches. Grand col médocis en satin garni de ruche. Chapeau relevé devant par deux têtes de plumes prises sous une boucle en strass, une longue amazone entoure le chapeau sur le dessus.



Toilette de campagne en foulard imprimé, garnie d'entre-deux de dentelle. Corsage décollé sur une guipure de surah plissée.



Costume tailleur. Jupe en forme garnie d'un volant en forme remontant en pointe sur le côté. Corsage boléro s'allongeant en carré devant et ouvert sur une chemisette.



Élégante toilette en drap portée par M^{lle} O. B.. de la Comédie-Française.



Élégante toilette en foulard à dispositions. Jupe à volant ondulé remontant devant en étroit tablier. Corsage ouvert sur gilet plat. Boléro simulé en taffetas plissé bordé de guipure. Manche à petit bouffant.



Costume tailleur en drap souple. La jupe, ouverte sur une quille de soie plissée, forme deux pattes arrêtées par des boutons de fantaisie. Le corsage, de forme très gracieuse, est découpé sur une chemisette de soie plissée; les devants croisés, fermés par deux boutons, forment deux pattes ajustées à la taille par une ceinture, le dos est uni. Manche ajustée avec petit bouffant, surmontée d'une épaulette qui tient au corsage.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MODES PROFESSIONNELS

8, Rue Richelieu, Paris.

ON S'ABONNE :

Chez nos administrateurs : à **MONTREAL** (Canada), 30, rue Saint-Jacques; — à **QUÉBEC** (Canada), 29, rue Saint-Jean; — à **LOWELL**, Mass. (États-Unis), 21, rue Gold.

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE OCULAIRE ET LARYNGOLOGIQUE

ACCUMULATEURS "MAJOR"

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895
Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophthalmologique, de l'Hôtel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux

91 — Boulevard Saint-Germain — 91
PARIS

(CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD)

PUYJALINET, TAILLEUR

Médaille d'Or, Paris 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

Complet Veston	depuis	80 à 100	francs
— Jaquette	—	90 à 110	—
— Redingote	—	100 à 130	—
— Habit de cérémonie	—	125 à 150	—

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs, PARIS

P. S. — Adresser la mesure avec la commande et y joindre un acompte de 50 0/0 sur le complet choisi à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.

LES LIVRES

Nous avons reçu pour la Bibliothèque de la Revue : Au Portique des Lauréentides, 1 vol., par Arthur Buies. — C. DORVEAU, éditeur, à Québec, 80 à 84, rue de la Montagne.

Réminiscences et Les Jeunes Barbares, 1 vol., par Arthur Buies. — Imprimerie du *Solet*, 92, côte Lamontagne, à Québec.

L'Outaouais supérieur, 1 vol., par Arthur Buies. — C. DARVEAU, éditeur à Québec, 80 à 84, rue de la Montagne.

La Lanterne, 1 vol., par Arthur Buies.

Lueurs d'aurore, 1 vol., par Amédée Denault. — Maison d'édition de la Bonne Presse, 33, rue Saint-Gabriel, à Montréal.

Guide officiel du Klondike, le grand champ d'or du Canada, 1 vol., par William Ogilvie. — Don de M. Joseph Pope, sous-secrétaire d'Etat au gouvernement canadien.

L'Ame enfantine, 1 vol., par Marc Legrand. — ARMAND COLIN ET C^e, éditeurs, 5, rue de Mézières, Paris.

Nous recommandons d'une manière particulière cette œuvre de notre collaborateur, M. Marc Legrand.

A travers l'Europe, Enquêtes et notes de Voyages: *En Finlande*. — *A la recherche de l'Éducation correctionnelle*. — *Une mission à Londres*. — *Le tour de l'Autriche*. — *Au-delà des Pyrénées*, par Henri Joly, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. — Librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte, Paris.

Les Catholiques et la liberté politique, par le R. P. Vincent Maumus, dominicain, 1 vol. in-12. Prix : 3 francs. — Paris, librairie VICTOR LECOFFRE, rue Bonaparte, 90.

En mettant en scène *les Catholiques et la liberté politique*, le Père Maumus s'est proposé un double but. D'abord exposer au clergé ses devoirs en face du mouvement démocratique qui est en train de transformer l'état social en politique des peuples. Indiquer ensuite aux Catholiques de France le terrain nouveau sur lequel ils doivent se placer pour ramener à eux tous les honnêtes gens, pour éviter les fautes passées, et le retour d'un temps — si peu éloigné, hélas! — où des adversaires aigris et vindicatifs leur appliquèrent comme à des vaincus les lois de la guerre.

La Vierge de Babylone, roman antique, par Prosper Castanier, 1 vol. in-18, couverture illustrée, chez A. CHARLES, éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince, à Paris. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre suggestif vient de paraître un nouveau roman de Prosper Castanier. — Dans *la Vierge de Babylone*, c'est l'antique métropole de l'Asie, avec sa civilisation à la fois barbare et très corrompue, — c'est la fabuleuse Babylone que nous révèle Prosper Castanier, dont le talent est celui d'un maître écrivain.

Le XIX siècle en France, 1 vol., par Paul Chauvet, de l'Université de Paris. — DIGLEY LONG ET C^e, éditeurs, 18, rue Bouverie (rue Fleet), E. C., à Londres, Angleterre.

Ce livre rappelle l'âge d'or de la Poésie Française. Il contient les plus beaux poèmes de Lamartine, Victor Hugo et Alfred de Musset.

Cette œuvre très belle est en vente aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, à Paris, Montréal, Québec et Lowell.

L'Anglais est-il un Juif ? 1 vol., de 400 pages, 3 fr. 50, par M. Louis Marthin-Chagny. — *Librairie antisémite*, 14, boulevard Montmartre, Paris.

L'auteur semble très sincère dans ses appréciations, mais il nous permettra de n'être point de son opinion au sujet de beaucoup de choses; cependant, **L'Anglais est-il un Juif ?** n'en est pas moins un livre très curieux et très intéressant.

Dans l'**Angleterre suzeraine de la France par la F... M...** (1 vol. 3 fr. 50, chez CHAMUËL, 5, rue de Savoie, comme dans **L'Anglais est-il un Juif ?**

M. Louis Marthin-Chagny continue à parler de l'âme anglaise.

Le père Lefebvre et l'Acadie, 1 vol., par l'Honorable Pascal Poirier. — C. O. BEAUCHEMIN et fils, éditeurs, Montréal.

Nous reviendrons sur ce livre dans notre prochain numéro.

L'Argus.

LES BUREAUX

DE LA

Ligne "ALCAN"

SE TROUVENT

7, Rue Scribe, PARIS

PHARMACIE

de l'École de Médecine

18, Carrefour de l'Odéon et 1 rue de l'Odéon

PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la Revue des Deux Frances.

Ameublements Complètes

MAISON DE CONFIANCE
ANC^{NE} M^{ON} LOCH

LEMESLE, Succ^r

98, boulevard Saint-Germain

← PARIS →

VENTE — ACHAT — ÉCHANGE

de tous Objets Mobiliers Neufs et d'Occasion, Anciens et Modernes

GRANDS GARDE-MEUBLES

99, Boulevard Saint-Germain et au Parc St-Maur

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 41 et 15, RUE de L'ÉCOLE de MÉDECINE — PARIS
Près de la Faculté de Médecine et de l'École Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses Mémoires etc. Livres de Sciences, Littérature, Instruments de Chirurgie et de Sciences, avec une très forte réduction. — Impression d'ouvrages, Thèses et Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés, franco sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont toujours faits par le retour du courrier.

HERNU, PÉRON & C^O L^{TD}

95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann
PARIS

MAISONS à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME

Frêt, Passages, Émigration

ASSURANCES MARITIMES

Correspondants dans tous les principaux centres du Globe.

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada,
tous les jeudis.

Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada, tous les Samedis.

Canadian Pacific Ry. (Voyages autour du
monde).

Peninsular et Oriental S^N C^O, Indes, Chine,
Japon, Australie.

Leigh Valley R. R^d des États-Unis.

Renseignements immédiats sur demande à

HERNU, PÉRON C^O L^{TD} PARIS

95, rue des Marais. POUR FRÊT.

61, boulevard Haussmann. POUR PASSAGE.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

PRIX SPÉCIAUX

Pour les Abonnés de La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODÈLE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURE

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre et de New-York tous les samedis.

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON ET DU MEXIQUE

Départs mensuels :

Du Havre les 16 et 22, de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, les Guyanes, Saint-Thomas, Porto-Rico, Haiti, Saint-Dominique, le Venezuela, la Colombie, le Mexique, le Centre-Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidien de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville, Tunis, Malte, Mehdia, Monastir et Sousse.

SERVICES DES COLIS POSTAUX

Pour l'Algérie, la Tunisie, Malte, la Guadeloupe, la Martinique, les Guyanes, françaises et néerlandaises, les Antilles danoises, Curaçao, le Mexique, la Colombie, le Salvator, le Venezuela et Costa-Rica.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER — 12, BOULEVARD DES CAPUCINES — 5, RUE DES MATHURINS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TELEPHONE
810.38

TELEPHONE
810.38

Instruments de Chirurgie ~ Électricité Médicale

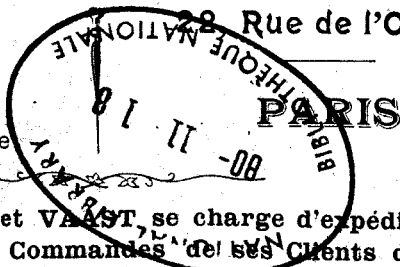
LOCATION D'APPAREILS ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS RÖNTGEN

Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GÉNISSEON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors Concours 1895

CATALOGUES
Spéciaux sur demande



La Maison GÉNISSEON et VAAST, se charge d'expédier, dans un délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSEY

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 30 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras, employer le PILIVORE — DUSSEY, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la REVUE DES DEUX FRANCES sont interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable avec notre administration.

Imprimerie Vve Albouy, 75, avenue d'Italie. — Paris.